

Jean-Lucien JAZARIN

*Découverte
du réel*

Science de l'évidence



Les Éditions de l'Éveil

DÉCOUVERTE DU RÉEL

SCIENCE DE L'ÉVIDENCE

Jean - Lucien
Jazarin

Introduction de Pierre Jazarin

LES ÉDITIONS DE L'ÉVEIL
77123, Noisy-sur-École, France

— DU MÊME AUTEUR —

- *Judo École de Vie*, Budo Éditions, 1995, 2011
- *L'esprit du Judo (Entretiens avec mon maître)*, Budo Éditions, 1997

- © Pierre Jazarin, 2010,
- © Les Éditions de l'Éveil, 2011,
tous droits réservés.

Directeur de collection : Thierry Plée — *Corrections* : Estelle Plessis — *Mise en page* : Éditions de l'Éveil — *Imprimerie et brochage* : Nouvelle Imprimerie Laballery.

1-1000-LAB-09/11

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Sommaire

Qui était Jean-Lucien Jazarin — 9

Remerciements — 13

CHAPITRE 1

— 15 —

- Psychologie individuelle et sociale actuelle de l'Occident et sa recherche extérieure du Réel • Science du Réel, de l'évidence
- Importance du sujet • Méthode orientale de recherche par la voie intérieure. L'Inde ; le Swami et son disciple • La « certitude »
- Condensé historique de l'Inde traditionnelle • Origine et personnalité du Swami.

CHAPITRE 2

— 35 —

- Le Monastère. • Premier entretien ; le Réel ; le Buddha et la souffrance • La vie, la souffrance, la mort • Nature de la vie • Māyā et ses pouvoirs : sa nécessité. • L'impermanence • Le nom et la forme
- Qui perçoit ? • Il n'y a pas d'irréel • Le Sanskrit • Les trois critères.

CHAPITRE 3

— 63 —

- Qu'est-ce que la Vérité ? • L'opinion • Maîtres et disciples, le Yoga • Croyances et certitudes • Le leurre de la multiplicité • La carence de l'explication • Nécessité de la répétition • Qu'est-ce qu'un objet : examen d'une pierre • Aperçu sur les Quanta.

CHAPITRE 4

— 87 —

• Suite de l'analyse de « l'objet » • La concomitance • Définition et rôle de l'intelligence (Buddhi) • L'intelligence héroïque • La révolution intemporelle • L'orientation de l'énergie par l'intelligence • La morale authentique • La raison, outil de l'intelligence • Solidarité de l'univers • Importance du vécu.

CHAPITRE 5

— 107 —

• Définition et rôle de l'intelligence (suite) • La nature du « je », « la Conscience » et le Réel. « L'identification » • L'angoisse • Aperçus sur le Yoga • Le mental • L'idée de temps et les consciences d'espaces.

CHAPITRE 6

— 125 —

• La réalité • Les trois états (Avasthā-traya) • La notion de Koça • La vraie liberté • Garder l'éveil • Les illusions • Le Réel est à jamais • L'ignorance • L'unique réalité • Les « illustrations ».

CHAPITRE 7

— 143 —

• Les trois états (suite) • La continuité de la conscience • Le Témoin éternel • Pas de « penseur » de la pensée • Pas de commencement du temps • Nécessité d'un 4^e « état » • À chaque état, son « temps et univers » • Identité du souvenir et du rêve • Sortir de l'hypnose • Nécessité du travail incessant.

CHAPITRE 8

— 167 —

- La vision révolutionnaire d'Einstein à l'égard du monde physique
- Comparaison avec la vision Védantique par la voie intérieure
- Expériences sur la notion de temps d'un spéléologue
- Expérience des Yogin avec le temps et les mouvements du mental
- Expériences des Yogin et du Swami sur la conscience de souffrance
- Les probabilités pour qu'un événement puisse survenir : a) sur terre, b) dans l'univers
- Les perceptions, le cinématographe et le stroboscope
- Perception et nature du mouvement
- La perception du mouvement est une déduction.

CHAPITRE 9

— 191 —

- La dialectique négative du Vedānta
- Les « possibles » et les « probables »
- « Être » et « avoir »
- Les fausses idées sur le réel
- Le « je » comme réalité
- Recherche de la cause
- Transmission orale de la « Māndūkya-Upanishad »
- L'Asparsha-Yoga
- Les « Karika » de Gaudapāda.

CHAPITRE 10

— 223 —

- Connaître, c'est reconnaître
- La poupée de sel
- Les « briques »
- Le corps, lieu et instrument de la libération
- Ce qu'est vraiment la « mémoire »
- Le soleil et les gouttes
- Le mental et ses tourbillons.

CHAPITRE 11

— 245 —

- Danger des drogues : le Vedānta en proscrit l'usage
- L'attention, son importance
- Rien n'est jamais né
- La vraie nature de la

mémoire (suite) • Le moi, point de coagulation du Réel • La nature du Buddha • Profil du cerveau • Les perceptions et le corps • Il n'y a pas d'événements passés.

CHAPITRE 12

— 267 —

- La souffrance et le bonheur • L'Ānanda • Danger de l'évaluation
- Utilisation de la souffrance • La concentration sur le présent
- Karma-Yoga • La peur.

CHAPITRE 13

— 285 —

- L'Ānanda (suite) • La souffrance (suite) • Ce qu'est l'ego
- Comment affronter la souffrance • L'amour de la vérité • Un moi harmonieux • Kālī, la Mère.

CHAPITRE 14

— 301 —

- Découverte du Réel, Science de l'évidence • Que peut-on appeler « mort » ? Si on ne comprend pas la vie, on ne peut connaître la mort • Le courage de questionner la mort • Temporel, intemporel : une même réalité • Le renoncement, Tagui, jeu de mots bengali.

CHAPITRE 15

— 321 —

- L'imagination et l'expérience • « Les deux épines » • Le Samādhi « conscient » et le sommeil provoqué • Les « Guna » • La participation de l'organisme à tous les états • Dans l'univers, tout influence tout • L'« induction » et la « déduction » • Nécessité de la Sādhana • Le défi : « jetez un atome hors de l'univers... » • Les quatre choses capitales.

CHAPITRE 16

— 347 —

- Verbe, Énergie, Puissance • Le Pranava « Om » • Les Mantra
- Retrouver la source du son • Le Yoga-Vāshista • Ne plus s'exclure de la recherche • Les « possibles » et les « probables » • L'« auberge » de la vie.

CHAPITRE 17

— 369 —

- Épistémologie et sémantique • La symbolique du langage
- Descartes et le cartésianisme • Pratique de la sémantique = révolution • L'observateur et l'observé • Nécessité du « percepteur »
- Connaître, c'est reconnaître • Prendre conscience de l'incertitude.

CHAPITRE 18

— 389 —

- Le continu de la pure Conscience ; le discontinu de la conscience relative • La vibration originelle • Pas de création, pas de néant • « Ici et maintenant » • La perfection de l'électron • Tout est finalement connu de l'intérieur • L'énergie cosmique et individuelle
- Le dixième chapitre de la Gītā • Aperçu sur l'éducation.

Glossaire — 409

Qui était

Jean-Lucien JAZARIN ?

Jean-Lucien Jazarin est né le 8 septembre 1900 à Bordeaux dans une famille de commerçants. Honnêtes, travailleurs, bien-pensants, de souche paysanne du Sud-Ouest et de tradition catholique : une sorte d'archétype de la petite bourgeoisie provinciale de l'époque. Ce qui n'exclut ni l'affection, ni les élans généreux, ni l'intérêt pour le « progrès ».

Jean-Lucien fut donc élevé à Floirac dans le magasin « boucherie-charcuterie-épicerie-mercerie-essence-auto ». Monde enchanté où, cachés dans les tonneaux de grains après avoir chipé quelques chocolats, sa sœur et lui guettaient le passage de maman Jazarin – que son grand tablier et son trousseau de clés brinquebalant leur avaient fait surnommer « le grand serpent blanc ».

École communale bien sûr, puis comptabilité. Enfin études d'électricité – par goût. Le jeune Lucien fait de la boxe : cela correspond bien à son tempérament fougueux, bagarreur, violent même.

1918 — Il s'engage. La guerre se termine. Il est à Düsseldorf avec les troupes d'occupation. Il s'intéresse au spiritisme et fait avec quelques amis des expériences d'hypnotisme.

1920 — C'est là que son destin le guette. Les bibliothèques militaires sont pleines de surprises. Il y trouve des ouvrages théosophiques. Fenêtre ouverte sur la recherche de la Vérité.

Il continue à faire de la boxe. Il gagne même les championnats Inter-Alliés.

Retour au magasin à Floirac.

Quelques essais de travail en famille, mais les générations sont trop différentes.

1922 — Contacts avec la Société théosophique. Il rencontre Edmond Fay. Horloger en chambre, théosophe, barbu, sage et chaleureux. Avec sa femme Marthe, farfelue, généreuse, ils forment un couple de végétariens et d'écologistes avant la lettre. Cette amitié a beaucoup compté.

1924 — Il retrouve Arlette, la fille de l'institutrice. Il l'épouse. Ils auront deux enfants, Pierre et Violette. Il crée sa première entreprise, un garage.

1928 — Il « monte » à Paris. Deux ans après, il est directeur d'une importante affaire de pièces automobiles. Il fréquente les milieux théosophiques, intellectuels, artistiques. Il étudie la pensée hindoue.

1935 — Il crée sa propre entreprise de pièces automobiles. Il se familiarise avec ce qu'improprement on appelle l'hindouisme.

Parallèlement, il s'engage dans l'action syndicale, étudie l'économie avec Francis Delaisi, participe à la création des « Classes moyennes », ancêtre des PME.

1938 — Il rencontre le Swami dont il est question dans ce livre et devient son disciple. Selon la coutume le Swami lui donne un nom hindou : *Ānanda* – la Félicité. Il étudie, il travaille. Beaucoup, longtemps. Il entreprend alors une série de conférences sur la *Bhagavad-Gītā*.

1942 — Il découvre le judo. Les arts martiaux, la pensée japonaise. Le *Bushidō*. Le zen. À quarante-deux ans, à l'âge où beaucoup s'arrêtent, il commence. Modestement, il s'initie au judo. Il travaille, beaucoup, longtemps ; passe le grade de ceinture noire. Il atteindra le grade élevé de 6^e dan avant sa mort et sera promu 7^e dan à titre posthume. Il est pendant vingt-sept ans président du Collège National des Ceintures Noires de France. Il aura donné beaucoup de sa vie et de son énergie au judo, dont il pensait à juste titre que c'était une voie privilégiée de formation humaine et de recherche de la Vérité. Il disait que c'était en quelque sorte le Yoga de l'Occident !

Il écrira deux ouvrages : *L'esprit du Judo* et *Le Judo école de vie* (Budo Éditions) qui sont aujourd'hui les livres de chevet de bien des judokas.

1957 — Mort du Swami. Jean-Lucien Jazarin continue ses conférences et enseigne le *Vedānta*.

Avril 1976 — Il commence le livre que vous allez lire. Il le termine le 8 septembre 1980. Le 5 juin 1982, il nous quitte, terrassé par un infarctus du myocarde.

Ce portrait historico-géographique, s'il permet de situer le personnage, ne donne qu'une faible idée de qui il était.

De taille moyenne, trapu, « costaud » même, sa présence était d'une densité étonnante. Ceux qui l'ont connu ne peuvent oublier la chaleur de son sourire, sa bienveillance, et l'attention sans faille de son regard jaune et vert.

Une seule passion a dominé sa vie : la recherche de la Vérité. Elle était son unique préoccupation et le dénominateur commun à toutes ses actions.

Il était capable d'en parler pendant des heures, sans faiblir et sans lasser son auditoire, servi par un don précieux et rare : celui d'expliquer des choses difficiles avec des mots et des phrases simples. Un ami disait de lui : « C'est étonnant, quand il explique, j'ai l'impression d'être intelligent ! »

Cette passion exclusive de la Vérité ne pouvait être le fait que d'une nature entière, violente, excessive, mais généralement maîtrisée. Il était fait de contrastes, pouvant être froid et distant – ou amical et chaleureux. Généralement d'un calme olympien, il pouvait éclater en colères soudaines. S'il parlait beaucoup, il savait parfaitement écouter et, si ses démonstrations étaient d'une rigueur absolue, il pouvait être d'une mauvaise foi désarmante. Il faisait preuve quelquefois d'une vanité puérile tout en étant réellement et profondément modeste.

Il était dur avec lui-même. Il pouvait souffrir sans jamais cesser de sourire et disait : « C'est déjà assez embêtant d'être malade, ce n'est pas la peine, en plus, d'être triste ! »

Sa tendresse était pudique et comme un peu voilée.

Certains l'appelaient monsieur, d'autres Maître, d'autres Ānanda, ou Lucien, mais aucun de nous n'oubliera jamais sa présence, ni les heures magiques passées à l'écouter nous expliquer l'Infini.

Tel était Jean-Lucien Jazarin, mon père, et son image restera dans le cœur de ceux qui l'ont aimé, quoiqu'il arrive, en ce monde et en d'autres...

Pierre Jazarin

MERCI

à Michel et Mijeanne Gautron

au docteur Pierre Lalouette

à Arlette Jazarin

à Josette Milgram...

Leur affection,

leur fidélité

et leur efficacité

ont permis

que se réalise

l'édition de cet

ouvrage.



CHAPITRE 1

- Psychologie individuelle et sociale actuelle de l'Occident et sa recherche extérieure du Réel.
- Science du Réel, de l'évidence.
- Importance du sujet.
- Méthode orientale de recherche par la voie intérieure ; l'Inde ; le Swami et son disciple.
- La « certitude ».
- Condensé historique de l'Inde traditionnelle.
- Origine et personnalité du Swami.

Ceci n'est pas un ouvrage de philosophie, il n'expose aucune croyance et ne désire convertir personne à quoi que ce soit. Il souhaite seulement attirer l'attention sur des faits qui sont évidents mais qu'on ne voit généralement pas. La reconnaissance de ces évidences peut changer complètement notre vision du monde et de nous-même.

Les méthodes scientifiques qui s'appuient, en premier, sur la perception, la constatation et l'observation des faits, ne sont pas des méthodes nouvelles. D'une façon sous-jacente mais omniprésente, l'objectif du vrai, c'est-à-dire de ce qui est réel, est présent dans toute recherche. Sans la rigueur dans l'exigence absolue de ce qui est vrai et réel, aucune science digne de ce nom n'est possible.

Mais la perception, la constatation, l'observation des faits sont inséparables de leur classement intellectuel, de leur groupement, de leurs relations et des hypothèses explicatives qui accompagnent ces investigations. Les méthodes scientifiques ont créé des moyens, des instruments d'investigation et d'observation de plus en plus perfectionnés pour observer les objets que les expérimentateurs désirent connaître. Toute hypothèse formulée n'est valable qu'après stricte vérification expérimentale persévérante et renouvelée aussi souvent et aussi longtemps que c'est nécessaire. Mais les instruments d'investigation de plus en plus fins, aigus, perfectionnés, ouvrent un champ de plus en plus vaste et subtil à l'expérimentation et à l'observation.

Si bien que, loin de résoudre les énigmes de l'homme et de l'Univers, chaque expérience soulève et propose des énigmes encore plus vastes, des problèmes plus nombreux, des notions de plus en plus subtiles et profondes. De plus, avec les moyens actuels de recherche, les chercheurs du monde entier forment des équipes plus ou moins solidaires qui doivent ou devraient échanger les résultats de leurs travaux. Les possibilités de communication avec l'électronique, l'audiovisuel, les télétransmissions devraient dynamiser et accélérer les recherches. Cela se fait mais trop peu, hélas !

Paradoxalement, l'abondance des observations, des expériences, des hypothèses est telle que fort peu parviennent à chaque chercheur. Et si d'aventure elles lui parviennent, le malheureux est écrasé sous une documentation telle qu'il n'a ni le temps ni les possibilités d'en prendre connaissance. Pour pallier ces graves inconvénients, chaque discipline s'est créée pour son usage et ses interéchanges un vocabulaire spécialisé, un jargon, qui est littéralement ésotérique et que seuls les initiés comprennent. Il en résulte une nouvelle Babel scientifique inaccessible à l'immense majorité des hommes moyennement cultivés.

Ces immenses foules d'hommes pourtant intelligents et ayant les lumières suffisantes, celles de « l'honnête homme », se sentent à l'extérieur et comme exclus de ces cénacles. Ils en conçoivent une admiration sans mesure pour ces « savants » auxquels ils s'en remettent aveuglément pour la connaissance de tout ce qui touche au réel. Mais l'homme, la nature, la terre, la vie sont-ils réellement améliorés par les découvertes scientifiques ?

Les écologistes qui étudient ces vastes problèmes sont atterrés et savent bien que si l'on continue, il n'y aura même pas besoin de bombes atomiques pour détruire la vie qui périra de ses déchets. Comment en sortir ? Revenir en arrière ? Retourner à des modes de vie antérieurs, se raccrocher aux croyances de nos pères ? Adopter des croyances exotiques ou des religions étrangères ? Pratiquer le remède de Pascal : se mettre à genoux et prier en attendant que nos doutes s'apaisent et que la foi éclate dans notre cœur ? Si c'était

toujours possible, il y a longtemps que, depuis que les hommes souffrent de vacuité et d'incertitudes, ils auraient appliqué ces cautères. Hélas ! Ces tentatives ne réussissent pas souvent.

Une « croyance » consiste à accepter et se fier à ce qu'on ignore, comme on ferait un coup de poker. La « croyance » est donc fragile. L'homme ne peut se contenter de « croire ». Ce dont il a besoin absolument, c'est de « certitude », de certitude absolue. Il ne peut se contenter à moins. Sans certitude, il ne peut trouver ni la force, ni la paix. La certitude, c'est voir, sentir, vivre, penser, réaliser ce qui est vraiment, ce qui est vraiment vrai, ce qui est Réel.

Non ! l'homme ne peut se contenter à moins. Son tourment ne peut fondre que sous l'ardeur, la chaleur et la puissance de la certitude. Mais est-ce possible ? La réponse est oui !

Il existe une science du Réel, une science de l'évidence. Cette science a la même rigueur, la même probité, la même valeur expérimentale que toutes les disciplines scientifiques les plus strictes et avec des méthodes aussi probantes. L'alternance scientifique : « expérience-hypothèse », utilise toujours des données antérieures. Ces données, qu'on le veuille ou non, sont marquées par des connaissances antécédentes, donc entachées de jugements antérieurs. Pour tout dire, de préjugés. Ils sont, parfois, écartés par l'expérience, mais pas toujours, et l'on pourrait faire un inventaire édifiant de tous les préjugés des plus grandes sommités scientifiques qui ont paralysé et parfois scandaleusement persécuté les chercheurs de tous ordres.

Dans notre propre démarche nous verrons que la connaissance du Réel, science de l'évidence et de la certitude embrasse un domaine infiniment plus étendu et complet.

Il s'agit, dans la plus large mesure possible, de purger « l'esprit de découverte » de tout préjugé. C'est plus facile à dire qu'à faire, car cela implique une douloureuse remise en question de toutes, et quand nous disons toutes, c'est toutes, nos acquisitions intellectuelles, émotives et passionnelles. Cela donc supposé accompli, il convient d'aborder, avec un esprit libre et disponible, de nouvelles façons de voir.

Les sciences ne se préoccupent que de la connaissance des objets extérieurs aux observateurs. Même lorsqu'il s'agit d'observer l'observateur lui-même, cette observation est effectuée en l'observant non comme sujet, mais comme un objet qu'il n'est pourtant pas. C'est ainsi qu'une science psychologique moderne ne peut être qu'une science du comportement. En observant le comportement de ce qui est observé, on tente d'en induire la nature du sujet et l'on essaie de la préciser par le recoupement d'expériences multiples. Finalement ces observations, toutes extérieures, ne décrivent que des structures et des mécanismes de perception ou d'expression du sujet, mais ne parviennent jamais ni à le « cerner », ni à le définir, encore moins à le saisir.

C'est pourtant le sujet qui est important. Il est l'Être de l'objet quel qu'il soit : atome, molécule, cellule, végétal, animal, homme, minéral, métal, planète, soleil, étoile ou univers, c'est l'Être de ces objets, c'est-à-dire leur Réalité propre qui est le but final conscient ou inconscient de toute recherche.

Or, l'Être de l'Objet ne peut être atteint ni pénétré au moyen de l'examen extérieur de cet Objet si poussé soit-il. La méthode extérieure ne peut appréhender que des formes extérieures. Le sujet, le Centre, le Réel au fond des apparences échappent à ces techniques. Si décevantes que soient, à ce point de vue, les recherches scientifiques, les chercheurs persévèrent dans ces méthodes parce qu'ils n'en connaissent pas d'autres. Et pourtant d'autres voies existent. Depuis des millénaires et plus, des hommes ont étudié, approfondi, appliqué, expérimenté, des techniques de recherche par la voie intérieure. Il s'agissait alors de connaître « ce » par quoi tout le reste peut être connu.

Comme dans toute science, les instruments d'investigation doivent être forgés. Forgés par le sujet, par l'entraînement minutieux des facultés innées de la conscience. C'est donc à une transformation profonde de ses facultés et de leurs mécanismes que le chercheur ici est invité. Ce n'est plus seulement l'information mais la transformation qui est requise. Sans cette transformation, il n'est pas possible

de pénétrer au cœur des choses. Comprendre vraiment, c'est « être » ce que l'on veut comprendre. L'intellect, la raison suivent et accompagnent ce travail mais s'intègrent finalement dans la Connaissance dont ils ne sont que des instruments.

Ces méthodes intérieures ne sont pas essentiellement difficiles, ni compliquées, car il ne s'agit pas tant d'acquérir quoi que ce soit que d'écarter, par un clair discernement, toutes les obstructions mentales et passionnelles qui étouffent la lumière inhérente au sujet, résidant au cœur des choses. Pour acquérir les techniques nécessaires, il faut avoir recours à un Maître en ces techniques qui puisse nous guider dans un labyrinthe inconnu où nous risquerions de nous égarer.

Un tel Maître est un savant dans la science du Réel, science de l'Être et de l'évidence. Depuis les temps les plus reculés cette science existe, ces savants, ces Maîtres, l'ont étudiée, vécue, expérimentée toute leur vie. Ils l'ont transmise à des disciples choisis et formés par eux qui à leur tour l'ont vécue, réexpérimentée, révérifiée. Certains ont été des géants de la véritable intelligence et de la connaissance. Des civilisations, des peuples ont été inspirés par eux et ont vécu plusieurs millénaires dans une authentique culture humaine. Ces civilisations offraient aux hommes d'immenses possibilités d'éclosion et d'épanouissement. Puis, le temps use et finit par détruire toutes choses. Cependant, la lignée de ces savants, de ces Maîtres, de ces Sages, est ininterrompue. Leur science est intacte.

C'est en Orient qu'ils subsistent généralement, bien qu'il y ait eu aussi une tradition occidentale dont les vrais Maîtres sont rares ou disparus. Peut-être, les hommes d'Occident, qui ont déjà fait beaucoup d'expériences dans une civilisation de l'Objet et de l'Avoir, illusoire et décevante, sont-ils plus près qu'on ne croit d'accueillir et de parcourir une autre voie de la connaissance. Cette voie devrait conduire à la liberté intérieure, à la paix intérieure, à la force intérieure et à la profonde dignité de l'homme. Cela n'est possible que par un Réalisme total, une passion inextinguible de la Vérité.

Cela pourra être, enfin, le règne de l'Esprit Sain en ceux qui le voudront. Esprit Sain est écrit ici intentionnellement sans « t » pour

éviter toute confusion religieuse. Et après tout un esprit pour être Saint avec un « t » ne doit-il pas être d'abord « sain » ? L'Esprit Sain donnerait naissance à une civilisation de « l'Être » différente de notre civilisation qui est celle de « l'Avoir ».

C'est donc à un de ces Savants, de ces sages, issus d'une lignée continue depuis plus de cinq mille ans dans l'Inde, qu'il a été demandé de guider le chercheur dans cette aventure exaltante et capitale. C'est sous la forme d'un dialogue entre ce Maître et son disciple que cet enseignement sera exposé. C'est la forme traditionnelle millénaire de la transmission à travers les âges.

Le rapport Maître-Disciple est un rapport fondamental dans la transmission de toute connaissance. Il est profondément différent de la simple relation Professeur-Élève. Dans cette dernière il n'y a pas d'engagement profond réciproque. Dans le rapport Maître-Disciple, l'engagement de part et d'autre est total, puisqu'il s'agit pour le disciple d'une profonde révolution. Dans cette révolution intérieure, tout doit être résolu sans ombre. La lumière du Réel, de la Vérité, illumine la Vie entière.

Que le lecteur ne se précipite pas pour étiqueter cet enseignement et croit, de ce fait, avoir compris avant d'avoir compris. On ne classe pas facilement ces notions, généralement inconnues, dans ce qui est déjà connu. Il faut devenir « écoutant », pendant longtemps, et réapprendre le silence intérieur que nous avons perdu. Répétons-le, cet enseignement intemporel n'est ni religieux, ni athée, il est universel, il ne s'oppose à rien, ne rejette rien, inclut tout. Basé sur le Réel, sur le « fait », il n'admet aucune rêverie, aucune imagination, aucun fantasme au sujet de ce qui Est vraiment. Ce n'est pas une croyance, ni une théorie, mais une « Vision » libérée d'entraves. Il est pratique et ne se sépare pas de la vie quotidienne de chacun, telle qu'elle est. C'est simplement comme une taie sur l'œil que l'on enlève. Cette nouvelle vision est de l'ordre de l'évidence et de la certitude.

Le Maître dont il est question existe, le disciple aussi. Leurs dialogues ont eu lieu. Pas seulement ceux-là, mais encore beaucoup d'autres. Un choix a été fait. Ni le nom du Maître, ni celui du disciple ne

sont mentionnés, intentionnellement, pour ne pas risquer d'altérer, par une personnalisation, la limpidité des échanges entre le Maître et le disciple.

Bien entendu, l'enseignement venant par le canal de l'Inde, il est, malgré son universalité, quelque peu coloré par le lieu et la civilisation qui ont conservé cette science intacte à travers les siècles. C'est en sanskrit qu'elle a été élaborée et transmise. Toutefois, les termes sanskrits utilisés parce qu'ils n'ont pas d'équivalents dans nos langues occidentales, ou même, parce que certains concepts n'existent pas chez nous, sont expliqués aussi clairement que possible. Pour le reste, les termes les plus simples sont toujours préférés aux termes savants. Aucun pédantisme n'a de place dans ces exposés. Puisque pour communiquer, il faut une règle commune de langage et une signification identique des mots, c'est le dictionnaire, tout naturellement, qui commande et indique le sens des termes employés.

Le Maître est appelé « Swami », c'est un titre honorifique conféré aux moines Samnyāsins qui ont renoncé à toute possession matérielle ou mentale. Les Samnyāsins sont consacrés par leur Maître et font partie de l'ordre immémorial d'où leur Maître provient. Ici, le disciple est un très ancien disciple du Swami ; sous sa direction il a cherché, étudié, médité, pratiqué, pendant de longues années. Il connaît assez l'enseignement traditionnel pour que le Swami l'ait chargé de le transmettre. Cette filiation entre eux se situe sur un plan de profonde amitié. C'est pourquoi il est appelé « Ami », par son Maître. Leurs entretiens ont le caractère d'un perfectionnement, d'une recherche de plus grande clarté et précision.

Ce livre n'est pas seulement destiné à être lu, mais relu. Il n'est guère vraisemblable que les enseignements millénaires, bien qu'intemporels, transmis par le Swami puissent être compris en une seule lecture. Seuls, l'approfondissement, la méditation et surtout la plus honnête et stricte expérimentation peuvent ouvrir notre compréhension véritable. Il ne convient pas, intellectuellement, sentimentalement, de « croire » a priori à ces enseignements et d'y adhérer. Il est normal et souhaitable, au contraire, de les mettre en doute, d'essayer

de les contester, voire de les rejeter. Mais tout cela avec honnêteté et persévérance. Sans oublier surtout de mettre nos doutes en doute. Ces doutes dissipés, ce qui reste est de l'ordre de la Certitude. Sur ce roc inébranlable, nous pouvons édifier notre vie d'homme et nos sociétés dans l'harmonie et la clarté.

L'Inde porte un nom qui n'est pas le sien. Son vrai nom est « Bhārata ». C'est celui d'un très grand roi considéré comme le premier civilisateur de ce pays. L'immense poème épique Mahābhārata (Le grand Bhārata) réunit plus de 250 000 versets dans ses 18 volumes. Il relate l'histoire, la grandeur et la culture de cette prodigieuse civilisation. Alexandre le Grand, après la Perse, envahit le territoire de Bhārata par le nord-ouest. Les Grecs rencontrèrent le fleuve Indus nommé Sindhou par les autochtones, ils donnèrent ce nom aux populations de cette région. De Sindhou, le mot est devenu Hindou et de déformation en déformation « Inde ». Les envahisseurs successifs ont perpétué ce nom que les habitants eux-mêmes, ont finalement adopté. C'est ainsi qu'après le départ des Britanniques est née l'actuelle République indienne. Mais les Indiens cultivés savent bien, eux, qu'ils sont les descendants de Bhārata.

Le « brahmanisme » englobe aujourd'hui les principales philosophies, religions, structures sociales, connues en Occident sous le nom d'hindouisme. Ce mot vient de *Brahman*, nom neutre, que l'on peut traduire par « Cela » exprimant la suprême réalité : « Ce qui Est ». L'Inde est un vaste sous-continent dont la superficie égale dix fois celle de la France. À ce jour, elle compte environ 750 millions d'habitants. Dans le monde, un homme sur quatre est Indien. En raison de l'étendue du territoire, de ses caractéristiques différentes, de la diversité des ethnies et des langues, on disait autrefois plus justement : les Indes. Cependant sous cette diversité apparente, le brahmanisme a maintenu une profonde unité culturelle traditionnelle. Cette unité résulte de la conception de l'Ultime Réalité. Pour tous, même exprimée, elle est ineffable, insaisissable, indescriptible et ne peut être particularisée. Fondamentalement, elle est infinie et non-duelle. Elle est la Vérité suprême, arbitre final et

soutien de toutes choses. Dès lors règne en Inde une tolérance inconcevable ailleurs.

Chaque groupe, chaque croyance collective ou personnelle n'est qu'un acheminement, un moyen d'accéder à l'ultime Réalité. On conçoit autant de voies possibles que d'individus. La légitimité de chaque point de vue, de chaque préférence n'est pas discutée. Ce qui n'exclut pas que chacun puisse argumenter pour justifier sa préférence. Cette coexistence aisée est telle que l'idée de convertir qui que ce soit est non seulement étrangère au génie hindou mais elle lui paraît indécente. C'est ainsi que les religions et leurs rites, les philosophies, même athées comme le bouddhisme, les méthodes et techniques des nombreux *Yoga*, sont universellement acceptées et respectées. Seule la sincérité compte.

Il subsiste cependant une difficulté entre musulmans et hindous. Les premiers tuent et mangent les vaches. Il faut comprendre que pour les hindous, la vache est un animal sacré. Dans leurs écritures, elle a toujours symbolisé l'abondance et la Vie. Pratiquement par son lait et son beurre, elle fournit à l'homme la base essentielle de sa nourriture depuis des temps immémoriaux. Les bouses de vaches séchées sont utilisées pour bâtir les maisons, avec la terre. Ces bouses sont un combustible précieux, elles sont aussi utilisées comme médicaments par la médecine traditionnelle āyurvédique (qui est enseignée par l'*Āyurveda*). Tuer une vache, pour un hindou, est un véritable crime, aussi cruel et ingrat que de tuer la nourrice à laquelle on doit l'entretien de la vie. Mais les musulmans sont des occupants « extérieurs à l'Inde », depuis l'invasion des Mogols musulmans, qui, eux, sont intolérants.

Ainsi, en dehors de cette exception, le climat de l'Inde est profondément religieux et respectueux de chaque croyance. Dans les rues, les lieux publics, les transports en commun, les hindous demandent sans gêne, ni indiscretion, tant c'est pour eux naturel : quelle est votre caste, votre religion, votre philosophie, votre discipline ? Et ce, aussi simplement qu'en Occident, on demande : quelle est votre profession, quel art pratiquez-vous ? Peu importe le genre d'activité,

pourvu qu'elle soit respectueuse du bien d'autrui, que l'on en soit heureux et qu'elle tende vers la Suprême Réalité.

Du fait de la création de quelques colonies grecques dans l'Inde, par Alexandre le Grand vers 330 avant notre ère, bien des historiens occidentaux ont cru qu'une partie de la culture hindoue était d'origine grecque. Rien n'est plus faux. Certes, il existe dans quelques régions de l'Inde, un art gréco-bouddhique qui est un mariage heureux de deux génies artistiques. Mais cela n'implique nullement une imprégnation grecque dans la culture traditionnelle de l'Inde.

Un roi grec nommé Ménandre, prétendant au trône de Bactriane, occupa avec les armées d'Alexandre la ville de Sagala, capitale du Penjab en 170 avant notre ère. Son nom indianisé était Milinda. Il soutint des joutes verbales et publiques avec le moine bouddhiste Nagasena qui était un redoutable dialecticien. Le public était composé de soldats grecs et de moines bouddhistes, tous friands de philosophie, de dialectique et de verbe élégant. De tels tournois étaient alors très prisés tant dans l'Inde qu'en Grèce. Ces controverses célèbres, fort goûtées, sont publiées en français, sous le nom de *Milinda-Panha*. On peut penser que s'il y avait influence, elle était réciproque et que les Hellènes ne rentraient pas chez eux les mains ni l'esprit vides.

Le bouddhisme est né dans le Nord-Est de l'Inde, cinq cent trente ans avant notre ère. Il était donc antérieur de cent trente ans à Platon et Socrate. Il précédait Héraclite de cinquante ans et Pythagore de vingt-cinq. Le bouddhisme était antérieur de deux siècles à l'invasion d'Alexandre. Quant à Parménide, cinq cents ans avant notre ère, il était à peine contemporain du Buddha. Les plus grands penseurs et philosophes grecs étaient ainsi postérieurs au bouddhisme. Le brahmanisme, lui, était encore antérieur de vingt-cinq siècles au Buddha. On peut donc affirmer que l'influence hindoue a pu s'exercer sur la Grèce et pas le contraire.

La *Bhagavad-Gītā*, perle du *Mahābhārata*, n'a que 700 versets en 18 chapitres. Pourtant, elle joue dans l'Inde, un rôle aussi important que l'Évangile pour les pays chrétiens. Autrefois tous les textes sacrés

étaient transmis oralement. Pour des raisons mémotechniques, ils étaient versifiés et chantés, ce qui rendait presque impossible les erreurs de transmission. Les hindous situent les premiers textes « écrits » à environ quinze siècles avant notre ère. Le 16^e verset du 11^e chapitre, d'une haute portée métaphysique, s'exprime ainsi :

« L'irréel n'a pas d'existence. Le Réel ne peut cesser d'Être. La vérité de ces deux principes est perçue par ceux qui voient l'essence des choses. »

Vingt-cinq siècles plus tard, le grec Parménide que Platon appelait Le Grand, écrit un poème intitulé *De la Nature* dont il nous reste environ 160 vers. Dans ce poème, sa proposition fondamentale s'énonce ainsi : « L'Être est, le non-Être n'est pas ! » Cette position exerça une influence profonde sur la philosophie grecque. C'est exactement le principe fondamental énoncé par la *Bhagavad-Gītā*, 2 500 ans avant, avec presque les mêmes termes. N'est-ce pas impressionnant ? C'est sur cette proposition que Parménide fonda son enseignement. Bien longtemps avant, les principes posés par le 16^e verset du 11^e chapitre de la *Gītā* avaient donné lieu à des exégèses et commentaires nombreux.

Il faut être bien mal informé pour croire que les frontières entre l'Asie et le Proche-Orient méditerranéen étaient étanches. Sans parler des déplacements guerriers, les échanges entre l'Asie et la Méditerranée étaient continus et intenses. Les routes de la soie, des épices, des parfums, des pierres précieuses étaient sans cesse parcourues. Il serait naïf de penser que seules les marchandises transitaient. En réalité, les connaissances, religions, sciences, philosophies, prenaient les mêmes chemins. Il y avait une osmose permanente entre les parties orientale et occidentale du monde antique. L'Europe devenue chrétienne, s'enferma longtemps en elle-même. Il a fallu les croisades pour permettre de nouveau quelques échanges par le truchement des Arabes. C'est au XIII^e siècle que les fabuleux récits de Marco Polo attirèrent l'attention sur les merveilles de l'Asie. Mais il fallut attendre 1804 pour

qu'un Français, Anquetil Dupéron, traduit quelques *Upanishads*. Les *Upanishads* sont réputés dans l'Inde comme écrits sacrés du *Vedānta* (*Veda-Ānta* signifie à la fois : fin et achèvement des *Veda*).

Des volumes ne suffiraient pas à énumérer, encore moins à publier, les documents connus de l'immense culture traditionnelle de l'Inde. Le modeste propos de cette introduction est seulement de familiariser un peu ceux qui ne la connaissent pas, avec l'atmosphère dans laquelle le Swami qui enseigne dans ce dialogue, est né et a été formé. La plupart des Occidentaux imaginent mal que l'essentiel de leur culture puisée surtout dans le bassin méditerranéen, puisse avoir une origine beaucoup plus lointaine dans le temps et dans l'espace. Il faut réviser ces préjugés qui ne reposent sur rien de sérieux.

Avant son invasion par les Aryens, une ancienne civilisation dravidiennne existait déjà dans l'Inde. Cette civilisation nous était demeurée inconnue jusqu'à une période récente où des archéologues modernes ont découvert, enfouies sous terre, les cités de Mohenjo-Daro dans le Sind et de Harappa au Penjab. Le plan de ces deux capitales distantes de quelque 600 kilomètres, s'oppose par sa rigoureuse ordonnance à la confusion de bien des villes orientales modernes ou antiques. Les rues se croisent à angles droits avec des égouts, des piscines publiques. Les maisons étaient pourvues d'installations d'hygiène et de salles de bains. Les édifices publics sont groupés à l'ouest avec les zones résidentielles et un quartier est réservé aux besognes d'intérêt public. Cette surprenante civilisation apparaît dès les couches stratigraphiques les plus anciennes. On peut situer son ancienneté à 7 000 ans. Elle semble contemporaine des civilisations sumériennes. On n'y trouve pas trace de temples. En revanche de nombreux sceaux gravés, de forme, révèlent des aspects de la vie intérieure de ce peuple inconnu. Ils représentent des animaux, tels que tigres, éléphants, buffles, bœufs à bosse, accompagnés de brèves inscriptions hiéroglyphiques, jusqu'ici impossibles à déchiffrer. Ces anciens artistes étaient d'habiles et remarquables animaliers. En outre, des statuette de terre cuite, représentant avec un parfait modelé, des hommes et des femmes, complètent ce patrimoine artistique. Des sceaux gravés représentent aussi des *Yogin* en

posture de méditation, des taureaux identiques à ceux qui sont encore aujourd'hui la monture de *Çiva* le dieu protecteur des *Yogin*. On a même trouvé un personnage à trois visages tel qu'on le représente encore dans l'Inde. La représentation de son lingam en érection est toujours actuelle. Symbole de *Çiva*, il représente l'énergie, la fécondité et la maîtrise du Maître suprême des *Yogin*. La *Shakti de Çiva* est son pouvoir féminin créateur et destructeur des formes. Cette *Shakti (Kālī)*, Mère de l'Univers, figure dans de nombreuses statuettes. Cela prouve que le çivaïsme, toujours florissant dans l'Inde, ainsi que le Yoga, existaient déjà il y a sept mille ans et qu'ils se sont poursuivis sans interruption de Maître à disciple. Aucun pays ne semble avoir conservé vivantes et intactes ses traditions jusqu'à nos jours depuis une pareille antiquité. Cette belle civilisation fut pratiquement détruite en pleine floraison par des peuples venus des montagnes afghanes. Les habitants chassés par les envahisseurs refluèrent vers le sud de l'Inde où ils subsistèrent et s'organisèrent pour survivre.

C'est alors, qu'à leur tour, les Aryens déferlèrent sur l'Inde. Après avoir traversé les prolongements orientaux du plateau iranien, ils s'établirent dans le bassin de l'Indus. Ils apportaient avec eux leurs écritures sacrées, les *Veda*, leur très particulière structure sociale, des sciences nombreuses et approfondies en toutes matières, leurs symboles, une langue claire et précise, le sanskrit ; en somme une véritable civilisation nouvelle. Cela se passait il y a environ cinq mille ans, trois millénaires avant notre ère. De cette époque, il ne subsiste aucun témoignage artistique. Les Aryens n'utilisaient que des matériaux périssables et fragiles, tels que le bois et l'ivoire qui, sous le climat chaud et humide, disparurent sans laisser de traces. C'est pourtant la période où les conceptions aryennes de l'homme, de la vie, du monde extérieur, de l'univers ainsi que les modes de vivre et de penser, s'imposèrent à l'Inde entière. Les Aryens eurent l'habileté et la sagesse d'intégrer l'héritage culturel dravidien, de l'adapter sans le modifier en conservant son originalité. De cette confluence naquit l'Inde actuelle. Depuis, cette civilisation s'exprima dans des œuvres plastiques durables.

Malgré la diversité des races et des langues, les mœurs de cet immense sous-continent s'unifièrent. Le sanskrit, langue sacerdotale et sacrée des Aryens fut une sorte de « latin » au moyen duquel, d'un bout à l'autre de l'Inde, quelle que soit leur appartenance, les hommes cultivés communiquaient leurs connaissances réciproques. On connaît les anciens Aryens uniquement par les quatre principaux *Veda* (de la racine *Vid*, voir : ce qui a été vu), somme considérable de connaissances « vues » par les sages primordiaux, les *Rishis*. C'est à la base fondamentale des *Veda* que tous les sages, les *Yogin*, les penseurs se réfèrent, sans exception, lorsqu'ils expriment leurs propres expériences, comme un musicien s'accorde à un diapason.

La civilisation de l'Inde, depuis la venue des Aryens, est védique. Bien des études sur les *Veda* sont d'une grande diversité, mais chacune ne représente qu'un « point de vue », un *Darshan* sur les *Veda*, ne limitant en rien les autres « points de vue » possibles. Le *Darshana* le plus réputé est appelé *Vedānta* (*Veda-Ānta*, achèvement des *Veda*). Les écrits du *Vedānta* comportent de nombreux textes tels que les *Brāhmana* et les *Upanishads*, dont la célèbre *Bhagavad-Gītā*. Ces écrits, comme les *Veda*, constituent la *Shruti*, la Révélation. Autrefois, en raison de leur caractère sacré et de la difficulté à les comprendre sans une longue préparation, les Maîtres les communiquaient seulement de bouche à oreille à leurs disciples qualifiés. Ces enseignements oraux n'étaient jamais écrits. C'est seulement depuis une époque relativement récente qu'ils furent publiés. Ces écritures sacrées et vénérées sont si dénuées de préjugés et si soucieuses de Vérité pure qu'elles mettent souvent le disciple en garde contre elles-mêmes.

La *Bhagavad-Gītā* dit :

« 42.-43. Ceux qui ont peu de discernement se complaisent à chanter et interpréter le *Veda*. Égarés par des paroles brillantes et fleuries et désirant satisfaire leurs désirs, ils en font des dogmes et prétendent que le *Veda* est l'unique expression de la Réalité et qu'il n'y a rien d'autre.

46. Alors, comme les puits sont inutiles dans un pays inondé de toutes parts, de même, tous les *Veda* sont inutiles à celui dont la conscience est inondée par la Lumière de l'Être. »

C'est une attitude que nous appellerions scientifique et qui donne la primauté à l'expérience. Il ne s'agit pas là de soutenir une croyance quelconque fût-elle grandiose et sacrée comme le sont les *Veda*. Le fait, ce qui EST, lorsqu'il est réalisé et vécu, dépasse et rend inutile toute description. Seule la Vérité, le Réel, EST.

La société aryenne, donc hindoue, est structurée en castes, groupant chacune les hommes qui occupent dans cette société des fonctions essentielles. On naît dans une caste et on y reste toute sa vie. Les mariages ont lieu à l'intérieur de chaque caste, entre ses membres. Cependant, rarement, quelques alliances sont exceptionnellement tolérées entre castes différentes. À l'origine, il y a environ cinq mille ans, il existait quatre castes principales, elles sont toujours actuelles :

1. **Les *Brahmanes*** : chargés de l'enseignement, des cultes et cérémonies traditionnelles, de l'étude et de la transmission des textes sacrés, du maintien des traditions. Ils sont astreints à des règles individuelles et familiales très strictes et observent de sévères disciplines personnelles, leur *Dharma* ;
2. **Les *Kshattriyas*** : rois, princes, guerriers, administrateurs, leur *Dharma* (devoir propre) est différent de celui des *Brahmanes*, ils doivent protéger ces derniers, défendre les autres castes, les hommes, le royaume, assurer leur prospérité, leur sécurité, faire régner la Vérité et la Justice. Leurs règles sont aussi très strictes et exigent de chacun de fortes disciplines intérieures et extérieures ;
3. **Les *Vaishyas*** : artisans, commerçants, activités de relations, constructeurs, etc. ;
4. **Les *Sudras*** : cultivateurs, travailleurs divers sans spécialisations caractérisées.

Mais revenons au Maître :

D'ascendance dravidiennne, il descendait des plus anciens habitants de l'Inde. Le Swami est en effet né dans la caste des *Kshattriya*, chevaliers de l'Inde traditionnelle, il est fils aîné du Rāja d'un royaume du sud de l'Inde dont il était le prince hériter. Mais dès son plus jeune âge, il voulait être Samnyāsin. Son père, très compréhensif, loin de s'opposer à sa vocation, l'aïda de son mieux. Renonçant donc à son héritage royal, il sollicita son entrée dans un ordre traditionnel, qui lui imposa de fortes études universitaires modernes. Il obtint un doctorat d'État comprenant en Inde plusieurs disciplines occidentales. Parallèlement, il poursuivit auprès de Samnyāsins et de très grands Pandits (savants védantin, grammairiens, lettrés, philosophes, musiciens, etc.) des études traditionnelles très approfondies. Il apprit le sanskrit, deux langues indiennes et l'anglais. Pendant de longues années, il dut ensuite pratiquer sous la direction de son Maître divers *Yoga* avec leurs techniques psychologiques de méditation et de comportement de façon à se transformer lui-même profondément et radicalement. Il devint alors Samnyāsin. En dehors de sa transformation personnelle préalable, il apprit à secourir les hommes sur tous les plans : physique, moral, mental afin de les aider à se connaître et à se libérer de leurs chaînes intérieures et extérieures.

De nombreux hôpitaux, dispensaires, écoles et *Ashram* (lieu où les disciples se groupent autour de leur Maître) dans l'Inde et hors de l'Inde sont dirigés et tenus par des Samnyāsins aidés par les novices stagiaires (*brahmacharin*). Le Samnyāsin ne peut être comparé au moine occidental. Son renoncement comme celui des moines chrétiens est total, mais il y ajoute le renoncement à sa propre religion et à toute appartenance religieuse. Il ne prononce aucun serment d'allégeance ni d'obéissance à quiconque. Il est entièrement libre, mais il s'est voué à la plus haute Vérité et sa vie est consacrée à la réaliser et à la vivre. Les cérémonies qui accompagnent le *Samnyāsa* font passer le postulant dans la plus haute caste. S'il ne l'est pas déjà, il est fait d'abord *Brahmane* et initié comme tel, quelle que soit sa caste d'origine et même s'il est hors caste. Le cordon distinctif, signe

de leur caste, que tous les *Brahmanes* portent en bandoulière sur leur poitrine leur vie durant, est brûlé comme symbole de renoncement à toute caste. On procède alors à la cérémonie funèbre dans laquelle le futur Samnyāsin est symboliquement incinéré.

Désormais il n'est inféodé à rien ni à personne. Bien que vivant en ce monde, il ne lui appartient plus. Il reçoit un nouveau nom qui est la seule filiation tangible le reliant à son Maître et, à travers lui, à la lignée ininterrompue des Maîtres de son Ordre. Ainsi le Samnyāsa peut être pour chacun la porte de sortie – fût-il paria – de la vie sociale conventionnelle. À la condition, bien entendu, qu'il en ait été reconnu capable et digne par son Maître. Le Samnyāsin est ainsi placé en dehors et au-dessus de toute société. Cette société hindoue si stricte, rigoureuse et cloisonnée, honore alors le Samnyāsin et le vénère. Chacun se prosterne devant lui, même si ce Samnyāsin est un ancien paria. Le Samnyāsin ne possède plus rien, il est partout un éternel invité. Il ne mange que ce qu'on lui donne, n'est vêtu que des vêtements qu'on lui offre, ne repose que dans les abris qu'on lui propose.

Le Samnyāsin dont les dialogues avec un de ses plus anciens disciples européens sont rapportés ici, jouissait déjà dans l'Inde d'une grande réputation et d'un très grand prestige.

Plusieurs professeurs et universitaires français demandèrent, avec Romain Rolland, à l'ordre monastique hindou auquel il appartenait de bien vouloir déléguer en France un Samnyāsin qualifié pour enseigner le véritable *Vedānta* et le *Yoga* authentique selon les plus hautes traditions. C'est lui qui fut choisi. Il ne parlait pas français, mais deux ans après son arrivée à Paris, il faisait à Genève une remarquable conférence dans notre langue. Deux ans plus tard, il prononçait à la Sorbonne de retentissantes conférences publiques avec une étonnante maîtrise des nuances et des richesses de notre langage. Sa connaissance des philosophies, religions, sciences et littératures occidentales et françaises est très vaste.

Par ailleurs, sa personnalité est très attachante. D'une bienveillance et d'une bonté sans limites, chacun près de lui se sent compris

sans être jamais jugé. Plein d'humour, gai, spontané comme un enfant, il peut, instantanément, devenir sérieux, grave et solennel. On peut être intime avec lui, mais aucune familiarité n'est ni possible, ni concevable. Personne n'est, à la fois, plus proche et plus lointain que lui. D'une présence totale et puissante, il est pourtant impersonnel et insaisissable. Il est immédiatement adapté à chacun et de plain-pied avec lui, quel qu'il soit, humble, ignorant, savant ou grand de ce monde. Physiquement, originaire du Malabar, il est grand et majestueux, mais aussi vibrant, délicat et fragile. Cette description ne livre que quelques aspects de cet homme étonnant, un et multiple.

Les Occidentaux ont soif d'une connaissance réelle, solide et indubitable de l'homme et de la Vie. Ni les sciences, ni les philosophies, ni même les religions ne comblent ces aspirations et n'étaient cette soif. Ces entretiens avec un Swami dépositaire de connaissances traditionnelles réelles, lui-même un véritable Maître, peuvent apporter à l'homme d'Occident, au chercheur passionné de Réalité et de Vérité, quelques réponses et de précieuses orientations.



CHAPITRE 2

- Le Monastère.
- Premier entretien ; le Réel.
- La vie, la souffrance, la mort.
- Nature de la vie.
- *Māyā* et ses pouvoirs : sa nécessité.
- L'impermanence.
- Le nom et la forme.
- Qui perçoit ?
- Il n'y a pas d'irréel. Le sanskrit.
- Les trois critères.

Le Swami, mon Maître depuis plus de quinze ans, est enfin revenu de l'Inde après une absence de plusieurs mois. La pensée de le revoir dans quelques heures me remplit de joie.

Les liens d'un disciple avec son Maître sont difficilement imaginables en Occident, bien qu'ils eussent aussi existé en des temps généralement oubliés, hélas ! La littérature a souvent parlé de pacte du sang qui rend frères deux étrangers. Le pacte qui lie le Maître et son disciple, bien que d'un autre ordre, est aussi puissant. Sans promesses, ni serments, ni engagements, il les unit par l'esprit et le cœur, dans un climat de complète liberté, d'affectueuse compréhension et de sincérité sans réserve. Le Maître instruit son disciple autant par sa présence, son exemple, que par l'enseignement qu'il lui transmet. Cet enseignement, il l'a reçu de son propre Maître qui le tenait lui aussi de son Maître et ainsi de suite depuis des temps immémoriaux. Il ne s'agit pas d'un enseignement intellectuel, bien qu'il fasse appel aux plus hautes possibilités de l'intelligence. Il est, avant tout, expérimenté, vécu et vérifié par celui qui le reçoit. Ainsi a-t-il traversé intact les millénaires et les civilisations. Ce qui est alors reçu est sans prix et aucune richesse ne peut lui être comparée. Pourtant le Maître le donne gratuitement avec une générosité sans bornes, comme il l'a reçu.

Le Swami m'a demandé de le rejoindre et de passer quelque temps près de lui. Aucune obligation n'est plus importante pour moi

que cette rencontre. J'ai donc tout arrangé à Paris et suis parti aussitôt.

Le Monastère où il m'attend a été bâti aux environs du XV^e ou XVI^e siècle. Le chauffeur, tout en conduisant, me montre sur la droite, une forêt de pins dans laquelle on distingue une masse blanche, le monastère. Il est carré, pas très grand, massif, mais harmonisé à son entourage. En tout temps, en tous pays, les contemplatifs solitaires savent choisir le lieu de leurs méditations. C'est impressionnant de justesse et d'équilibre.

Le Swami m'attend sur le seuil, sa haute et fine silhouette se découpe et je distingue sa « gerrua » ocre rose qui est l'uniforme des Samnyāsins dans l'Inde. Son visage d'or bruni est rayonnant de bonté, éclairé par un sourire intérieur qui ne s'efface jamais, ses lèvres découvrent des dents blanches légèrement avancées donnant à son expression un charme enfantin qui adoucit la noblesse de son maintien. Une mèche de cheveux noirs souligne son front zébré d'une profonde cicatrice reçue, sans doute, au cours de l'éducation sévère des guerriers kshattrya et des disciplines martiales auxquelles ils sont astreints. Ses yeux noirs brillent de joie.

— *Cher Ami, enfin vous voilà ! dit-il en ouvrant largement ses bras.*

Nous nous étreignons comme deux frères qui se retrouvent. Par un geste habituel qui marque le respect du disciple pour son Maître, je porte sa main à mon front. Dans l'Inde et tout l'Orient, le disciple se prosterne devant son Maître chaque fois qu'il vient le voir. Tout de suite, le Swami me parle aussi simplement que si nous nous étions quittés la veille et que notre conversation se soit à peine interrompue.

— *Venez, de cette terrasse vous verrez le panorama.*

Je reçois un choc : c'est plus beau, plus grandiose que ce que j'avais vu du haut du plateau en arrivant. À perte de vue, une vallée s'ouvre en face de la terrasse jusqu'au plus lointain horizon. Verticalement,

à nos pieds, deux cents mètres plus bas un lac vert émeraude est enchâssé entre quelques montagnes. Du lac sort au loin une rivière qui le prolonge et disparaît. Un long moment, le Swami et moi restons muets devant tant de beauté.

Il fait un peu frais, nous rentrons à regret dans la grande pièce. Une cheminée de pierre où un homme pourrait tenir debout laisse se consumer lentement, sans fumée, une énorme bûche qui fait régner une douce tiédeur. Swami m'explique que la salle capitulaire du Monastère, trop grande, a été partagée et qu'une autre pièce contiguë est réservée à la bibliothèque et aux réunions des jeunes *brahmacharins* (novices) qui séjournent aussi au Monastère, effectuant toutes les besognes, y compris la cuisine, nécessitées par le séjour des Swami de passage et des invités. Ils le font avec une gentillesse attentive et une joie qui ne tient pas seulement à leur jeunesse. Le Swami les présente, ils sont trois. Ce sont des disciples jeunes, de nationalités différentes. Comme tout disciple, ils reçoivent de leur Maître un nouveau nom « hindou » qui est utilisé dans le cadre de l'*Ashram* (Ermitage). Depuis les temps les plus reculés, un nouveau nom signifie en Orient, une nouvelle naissance. Car le disciple, avec l'aide de son Maître, commence une nouvelle vie et marche désormais sur ce que les hindous appellent « le chemin du retour » (*Nivritti marga*).

Swami me présente aussi à deux moines Samnyāsins qui reviennent de l'Inde. Swami leur parle en malayālam et bengali. Nous nous saluons selon la coutume indienne, en joignant les mains, ce qui signifie : « Toi et moi sommes un ». Les mains sont jointes devant la poitrine comme pour la prière chrétienne et le buste s'incline légèrement. Ce salut est celui de tous les hindous et pas seulement celui des moines. Il porte le joli nom de anjali qui ressemble à un nom de fleur.

Après de longs entretiens cordiaux et amicaux dans plusieurs langues et un repas savoureux et simple pris en commun par tous les résidents actuels du Monastère, je me retrouve seul avec Swami.

— Cher Ami, je suis heureux que vous ayez si vite accouru à mon appel. J'ai plusieurs raisons pour vous avoir demandé de venir. La première, c'est que j'ai un grand bonheur de vous revoir et que j'avais la nostalgie de vous. La seconde, je sais que vous ne prenez jamais de vacances ni repos. Vous assumez de lourdes responsabilités dans les affaires avec des temps difficiles, vous jouez un rôle important pour maintenir les traditions dans les Arts chevaleresques japonais en France. Vous dirigez un groupe considérable de hauts gradés dans ces Arts. À ma demande, vous recevez mes disciples en mon absence, et deux fois par mois, vous exposez devant un fidèle public les difficiles enseignements du Yoga Vedānta. J'ai donc décidé de vous forcer un peu à respirer un air plus pur, et à vous laisser imprégner par les effluves végétales, le calme et la beauté du site. La troisième raison, comme vous êtes appelé à répandre de plus en plus et de mieux en mieux les aspects les plus profonds du Yoga Vedānta, je désire m'en entretenir longtemps avec vous dans cette retraite où nous sommes certains de n'être dérangés par personne.

Il ne suffit pas d'avoir pénétré et vécu pour son propre compte les aspects les plus élevés de la Réalité. Il convient de les transmettre. Pour cela, il faut un vocabulaire clair et précis. Dans l'Inde, ce vocabulaire existe en Sanskrit. Malheureusement ici, il y a seulement des traductions. Elles sont souvent savantes, exactes quant à leur mot à mot, mais leur sens véritable est hélas souvent méconnu. Seule l'expérience intérieure peut permettre de « retraduire » et non seulement de traduire.

C'est d'une grande difficulté, car bien des concepts des hauts enseignements traditionnels n'ont pas d'équivalents dans la pensée occidentale moderne. Cette difficulté, je l'éprouve tous les jours. Dans les débuts de mon séjour, connaissant peu le français, j'ai dû accepter les traductions des spécialistes en langues orientales qui m'ont si aimablement et généreusement aidé. Aujourd'hui, j'aimerais en modifier plusieurs.

Les sciences modernes font des pas de géant. De plus en plus elles se débarrassent d'hypothèses périmées et rejettent les préjugés issus de croyances séculaires dont les résidus entravent encore les libres démarches de l'intelligence. Je suis certain que dans peu de temps les sciences ne tiendront plus compte que des faits, que l'intelligence enfin épurée abordera

le Réel, mieux qu'aucune religion et aucune philosophie. Elles auront, bien plus amplement qu'aujourd'hui, les caractères de la Certitude qui évincera les « croyances » conduisant inéluctablement aux fanatismes destructeurs, dans tous les domaines.

Dans la vie intérieure de l'homme, et la voie qui lui est propre, les sciences occidentales tâtonnent. Nous avons étudié, parcouru et vécu cette voie depuis des millénaires. C'est une science rigoureuse et exigeante en matière de Vérité. Le moment est venu de la proposer aux chercheurs sincères et lucides. Vous rencontrerez des hommes de science. Il faut que votre vocabulaire soit suffisamment net pour qu'ils puissent l'accepter comme « hypothèse » de travail. Il nous serait mutuellement profitable d'en étudier ensemble les différents aspects.

Acceptez-vous ce travail en commun ?

— Swami, je serai plein de joie d'entreprendre ces études avec vous, sous votre direction, je ne considérerai pas cela comme un travail. C'est moi qui en serai, comme toujours avec vous, le principal et peut-être le seul bénéficiaire. D'ailleurs, si vous le permettez, c'est vous qui travaillerez, car, tout en suivant le programme que vous désirez suivre, je vous poserai beaucoup de questions. Bien qu'à votre école depuis de nombreuses années, je me permettrai souvent de me faire « l'avocat du diable » et de me mettre à la place de ceux qui pourraient ne pas comprendre ou qui seraient particulièrement exigeants, cela même si je vous ai déjà bien compris. Je vous prie de m'en excuser et vous remercie d'accepter cette règle du jeu.

Le Swami éclate de son rire d'enfant joyeux et spontané.

— Cela nous promet de bien amicales et bien intéressantes batailles, dit-il ! Il se lève, me prend la main, son regard profond et sérieux s'attarde sur le mien. Sans plus parler, il se retire doucement après m'avoir salué en anjali.

Je regagne ma chambre, une ancienne cellule de moine, simple mais confortable. J'ouvre le large *vasistas*, l'air parfumé entre à flots, les grillons chantent, au loin les chouettes hululent, et je glisse doucement dans le sommeil sous l'épaisse couverture de laine brune.

J'ai précédé le Swami sur la terrasse où il m'avait donné rendez-vous.

La brume matinale légère, rose et grise adoucit les rayons, déjà ardents du soleil levant. Partout les oiseaux chantent ensemble une sorte de cantique de salut à la lumière. Le rythme en est cadencé et scandé. Le lac, à mes pieds, reste d'un vert profond, mais s'irise comme les montagnes et le ciel, de reflets gorge de pigeon. Le calme est souverain. J'éprouve le besoin de m'incorporer à cette majestueuse douceur.

Sans que je l'aie entendu venir, le Swami à côté de moi, respecte ma contemplation. De gros coussins carrés nous attendent à l'abri d'un parasol orange. Swami s'est assis sur l'un d'eux, jambes croisées à l'indienne, et je prends place en face de lui. Après le salut réciproque en *anjali* et s'être informé de ma santé, Swami pose sur moi un regard paisible, profond. Tout son visage sourit et exprime une grande sérénité.

Voici le moment venu de commencer nos entretiens. Mais il est de coutume dans l'Inde de psalmodier, avant, une invocation traditionnelle. Les yeux fermés, recueilli, il chante une mélodie rythmée dont les syllabes sanskrites sont martelées et prolongées dans les finales, bouche fermée, comme le son d'une cloche. Il m'explique cette invocation qui provoque une sensation de paix intérieure.

— *Les Upanishads (mot qui signifie : assis aux pieds du maître dans un esprit de dévotion pour la vérité) relatent des entretiens intimes, et autrefois confidentiels, entre maître et disciple. Ils sont toujours précédés d'une invocation. Celle-ci est le chant de paix qui précède la Kathopanishad. On peut la traduire ainsi :*

« Om ! Que ce qui "Est" nous protège tous deux, que nous soyons satisfaits en "Cela" !

*Puissions-nous croître en force ;
 Que notre étude soit illuminée !
 Qu'il n'y ait pas d'incompréhension !
 Om ! Shantih ! Shantih ! Shantih ! Hari Om tat sat !
 Om, vous le savez, est le "son racine de tous les sons, la première forme
 du Verbe".
 Shantih signifie : Paix ! Cette invocation pacifie le mental des par-
 tenaires et place leurs échanges sous la lumière du Réel. »*

— *Précisément, Swami, j'avais l'intention de vous questionner sur le Réel. Si nous observons la vie en nous et hors de nous, rien ne semble réel. Tout passe. Ce que vous venez de chanter, alors que les dernières vibrations de votre voix résonnent encore en moi est cependant radicalement et définitivement passé. L'homme naît, se nourrit, aime, souffre, s'agite, désire, travaille pour vivre, finit par vivre pour travailler. Puis il vieillit, meurt ou voit mourir ceux qu'il aime, tout cela est souffrance.*

Le Swami avec son exceptionnelle attention et son regard intense semble entendre les mots avant que je les aie prononcés.

— *Ami, ce que vous dites est vrai, votre analyse est objective et correcte. Nul ne peut entendre cette cruelle description de la souffrance humaine sans être profondément ému et bouleversé. Toutefois cela est partiel et a besoin d'être complété. Vous n'avez décrit que le côté douloureux, impermanent et décevant de la vie. C'est parce que le bonheur et la joie ont été éprouvés, que nous souffrons quand ils disparaissent. Si la vie n'était que souffrance, le bourgeon de l'existence n'éclaterait pas, la fleur ne pourrait s'épanouir, l'oiseau ne briserait pas la coquille qui l'enferme pour s'envoler et se griser d'espace et de lumière. L'embryon, lui aussi, resterait dans le ventre de sa mère. Les choses ne seraient pas ce qu'elles sont.*

L'ivresse dionysiaque de la procréation enivre tous les êtres. Le printemps est une allégresse. La vie est d'abord joie, enthousiasme, élan.

Par ailleurs votre juste description de la souffrance n'est, hélas, pas limitative. Mais il est possible de décrire avec autant d'exactitude et de luxuriance, les beautés et les joies de l'existence. Les souffrances sont certes des « faits » incontestables, mais les satisfactions et les joies sont d'autres « faits » tout aussi incontestables. Ces deux aspects opposés de l'existence sont aussi réels l'un que l'autre.

Il est vrai que si, par comparaison, nous parvenions à ressentir et partager toutes les souffrances du monde, notre organisme psychophysique ne le supporterait pas. D'autre part, si par sympathie, nous parvenions à éprouver toutes les joies du monde, nous ne le supporterions pas non plus, notre cœur éclaterait de bonheur. Or, au moment même où nous parlons, en cet instant, les souffrances et les joies du monde entier coexistent et nous ne pouvons les éprouver ensemble ni même les imaginer. Cela aussi est un fait.

L'observation des souffrances physiques et morales permet de constater que la plupart résultent de la privation des joies et des plaisirs. L'ombre est réelle, mais n'a pas d'existence propre. Elle atteste seulement l'absence de clarté. Elle n'a pas pour autant le pouvoir d'occulter la lumière. La privation de joies ou de bien-être, ainsi que la crainte d'en être frustré, sont à l'origine de nos souffrances. « Qu'un seul être nous manque et tout est dépeuplé » dit le poète. On peut ajouter que si les biens et les objets que nous aimons disparaissent, l'univers devient sans attraits. Ces arrachements rendent sombre le plus radieux des soleils.

Nous voudrions que ce qui nous procure joie et bonheur dure aussi longtemps que nous sommes capables de les ressentir. Il y a, en effet, des phénomènes d'usure, de satiété, de lassitude à l'égard des sensations familières. Dans ce cas, éloignements, séparations, sont de notre fait. Bonheur, joie, émerveillement, deviennent insensiblement, habitude, indifférence, contrainte insupportable. Pour compenser ce vide, nous recherchons alors de nouveaux stimulants.

Inutile d'accuser l'autre, les autres, la société ou l'univers. Il est préférable de nous examiner sérieusement et de rechercher en nous les raisons de notre instabilité et de notre incapacité à conserver les joies et le bonheur un moment éprouvés.

— Sans doute, Swami, avez-vous raison d'attirer mon attention sur les quantités simultanées et à peu près équivalentes des joies et des souffrances dans le monde. Vous avez raison aussi de souligner que les unes et les autres dépendent bien souvent de nous. C'est une certaine morbidité issue de notre anxiété latente qui nous incline à fixer notre attention plus particulièrement sur les souffrances.

Il est vrai que si les joies et le bonheur sont trop peu durables pour notre goût, les souffrances non plus ne sont pas permanentes.

Cependant, vous admettez que la souffrance existe, et il semble bien qu'avec la séparation et la mort inéluctable elle ait le dernier mot.

Mais, même s'il y avait égalité et alternance équivalente entre bonheur et souffrance, la vie ressemblerait à un jeu cynique, cruel et vain. Car, finalement ces deux aspects contradictoires disparaissent tous deux. Pourquoi la mort est-elle ainsi opposée à la Vie ?

— Ami, il y a plusieurs questions dans ce que vous demandez. Au cours de nos entretiens ultérieurs, nous aurons l'occasion d'en étudier et, peut-être, d'en élucider plusieurs. Vous opposez la Vie à la mort. Or la mort n'est pas l'opposé de la Vie. Elle est le pôle opposé de la naissance, ce qui est très différent. La Vie existe avant la naissance d'un corps.

Nourri, chez les mammifères, par le sang de la mère, l'embryon d'un organisme se forme et se développe. Le corps formé se consolide et croît par l'absorption personnelle de nourritures extérieures (air, lait, aliments), « empruntées » au milieu ou à d'autres organismes. Ce corps s'use en fonctionnant et se dégrade à l'usage, il se maintient, s'entretient, se répare avec les éléments soustraits à la nature. Ces éléments, une fois assimilés, sont quantitativement le corps. Le corps est constitué de nourriture. Tous les corps vivants de l'univers, grands ou microscopiques, sont nourriture et vie les uns pour les autres.

La sagesse de l'Inde répète depuis bien longtemps : « Anna est Brahman » Anna signifie nourriture ; Brahman, la Réalité universelle.

Ce que nous appelons mort n'est que la restitution globale à la nature, des éléments que le corps lui avait « empruntés ». Ces éléments étant aussitôt récupérés par d'autres organismes, constituent la forme des autres corps.

D'un point de vue strictement objectif, la dissolution d'un corps n'est pas un anéantissement mais une phase dans un cycle vital toujours renouvelé. Ce cycle est d'ailleurs vécu tout au long de la vie de notre corps, sans que nous nous en rendions compte. Individuellement, nul ne sait quand commence la vie de notre corps. Une telle origine n'est pas pensable. Si la vie avait « commencé », il eut fallu que son existence soit issue de l'inexistence. Ce qui, nous le verrons, n'est pas concevable. Mais on peut admettre que la naissance se produit lorsque le corps respire par lui-même, et qu'il meurt lorsqu'il cesse de respirer. C'est pourquoi la mort n'est que l'opposé de la naissance.

La Vie, elle, est indubitablement éternelle. Elle n'est donc pas née. Ce qui n'est pas né, « est » depuis toujours. Il n'y a pas de fin pour ce qui n'a pas de commencement. Il y a seulement des transformations de formes. Nul ne peut dire quelles formes la vie revêtira au cours des âges.

La Vie est un état conscient. Il ne peut y avoir de conscience de ce qui n'est pas. Inversement ce qui « est » ne peut être constaté que par une conscience.

Ce qui « est » est Réel, la Réalité ne pouvant être constatée que par une conscience, elles sont inséparables. Qui voit l'un, voit l'autre. Conscience et Réalité, c'est tout un, il n'y a là aucune dualité. C'est seulement une commodité de langage.

Une des plus célèbres et la plus réputée Upanishad, la Bhagavad-Gītā, II^e chapitre. 16^e verset, déclare :

*« Ce qui n'est pas, ne peut devenir Réel,
Ce qui est ne peut cesser d'Être,
La Vérité de ces deux principes est connue
de ceux qui voient l'essence des choses. »*

Toute souffrance physique ou morale résulte de la diminution ou de la privation de la certitude d'être. La peur naît de l'idée de ne pas Être.

Psychologiquement, la peur, sous une forme ou sous une autre, est à la base de toutes nos souffrances. La racine commune de toutes nos anxiétés est la hantise de « n'être pas ». Mais nous ne savons pas identifier cette racine.

Douter de notre propre existence, c'est être amnésique au point de ne pas percevoir et identifier ce qui est pour chacun de nous le plus évident et le plus proche. Nous ne pouvons supporter l'angoisse de la peur de ne pas être. Aussi nous cherchons-nous partout où nous ne sommes pas.

Un jeune bouquetin porte-musc au moment de sa puberté flaira soudain une odeur délicieuse. Nez au vent, il se précipita dans la direction d'où semblait venir le parfum grisant. Fasciné, il galopa follement, par monts et vallées, jusqu'au moment où, épuisé, il tomba le nez sur son abdomen où se trouvait la poche à musc d'où émanait l'exquis parfum. Il avait donc parcouru le monde éperdument pour trouver à l'extérieur ce qu'il portait depuis le début en lui-même.

Beaucoup d'hommes font comme lui et n'ont pas toujours la chance de le découvrir avant leur mort. Toute leur vie, il leur manque l'essentiel : eux-mêmes ! Ils s'agitent et souffrent comme des drogués en état de manque. Car, pour chaque homme, la conscience d'être est le soutien, la force et la source inépuisable de toutes les félicités et de la paix.

La recherche désespérée et inconsciente de leur propre réalité, s'exprime sous forme de désirs insatiables, jamais comblés. Retenons bien ces dix points :

1. *L'Être n'a pas à devenir, il Est !*
2. *Être, c'est être Réel.*
3. *Être Réel, c'est être complet.*
4. *Rien ne peut s'ajouter à l'Être, rien ne peut lui être enlevé.*
5. *L'Être ne commence pas, car il faudrait qu'il soit le produit de ce qui n'est pas. C'est impensable.*
6. *L'Être ne peut non plus finir, car ce qui « Est » ne peut devenir ce qui n'est pas. C'est également impensable.*
7. *Il n'y a pas d'Être sans conscience d'Être.*
8. *Nul ne peut penser ou dire : « Je ne suis pas ! », ce qui serait une insoutenable contradiction.*
9. *Chacun peut donc et doit affirmer : « Je suis ! »*
10. *Étant, je ne peux cesser d'Être, et je suis Réel, conscient et vivant à jamais.*

Dès lors quand cela est su, senti, éprouvé, expérimenté, vécu, y a-t-il encore place pour l'angoisse, l'anxiété, la peur, la mort ? Comme saint Paul le disait aux Corinthiens : « Ô mort, où est ton aiguillon, sépulcre, où est ta victoire ? » Où sont aussi nos limites, celles du corps, celles de la pensée ? Nous sommes libres ! L'Infini, au-delà de l'espace et du temps, au-delà de la matière et de l'esprit, est nôtre. L'amour, la beauté, la puissance, peuvent s'épanouir sans fin quand cela est compris.

La caractéristique de l'Être est la félicité que nous appelons Ānanda. Le Réel est Sat-Tchit-Ānanda, et le Réel c'est l'Être.

- Sat désigne la pure existence.
- Tchit signifie pure Conscience.
- Ānanda pure félicité.

Pour bien montrer que ces trois termes sont inséparables, on les réunit parfois en un seul vocable Sacchidānanda. Ces trois aspects ne sont pas des définitions limitatives de l'Être, mais signifient seulement qu'il n'est pas privé de ces aspects. Il n'est pas Asat, privé d'Être, ni Atchit, privé de conscience ; il n'est pas Nirananda, privé de félicité !

Ces précautions verbales ont pour objet d'éviter et prévenir l'habitude tenace du mental qui, si on lui laisse prise, tente de saisir et de s'emparer par la pensée de tout ce qui lui semble saisissable. Or, l'Être ne peut être saisi par la pensée qui n'est que son reflet.

Celui qui est redevenu conscient de lui-même est dit « libéré vivant », Jīvan-Mukta. Libéré de quoi ? des fausses imaginations à propos de lui et du monde. Libéré de son amnésie en ce qui le concerne. Libéré de ses préjugés. Libéré de ses limites intérieures. Libéré en somme de son aveuglement.

Cet aveuglement est d'abord cosmique, c'est Āvarana-Shakti. Tout ce qui est, subit cet aveuglement. Si l'on peut risquer une lointaine comparaison, c'est l'énergie universelle qui tisse un voile devant la conscience (Āvarana : aveuglement, Shakti : énergie). Ce voile est comme un écran sur lequel la lumière de l'Être qui rayonne toujours Lui est renvoyée, Il ne reçoit ainsi que son propre reflet. Ce reflet est appelé : Vikshepa-Shakti (Vikshepa : projection ; Shakti : énergie). Āvarana et Vikshepa-Shakti

sont respectivement les pouvoirs d'obscurisation et de projection de Māyā, l'énergie mère universelle.

Cet aveuglement cosmique produit par Māyā, affecte « également » toute existence. Il est nécessaire pour que l'Univers, c'est-à-dire tous les êtres et toutes les formes potentielles de la conscience apparaissent ensuite sur l'écran de ce voile. Comme la création « ex nihilo », à partir de rien, n'est pas concevable, nous l'appelons « manifestation » du monde et de ses formes. Sur cette obscurisation cosmique viennent se greffer les « ignorances » particulières de chacun. Pour l'homme, cette ignorance individuelle est appelée Avidyā (nescience). Elle ajoute, à l'aveuglement universel de Māyā, nos imaginations personnelles qui viennent le compliquer et l'amplifier. Pour retrouver notre état universel « originel », il nous faut écarter d'abord les fausses imaginations, les préjugés et nous retrouver pauvres en esprit, « intérieurement nus ».

— À ce sujet, Swami, permettez-moi de vous raconter un rêve que j'ai fait à l'âge de vingt-quatre ans. À cette époque, je n'avais que des connaissances très vagues sur les rapports Maître-disciple, je ne connaissais pas le Vedānta et en ignorais même le nom.

Dans un bâtiment, de nombreux disciples allaient et venaient, très surexcités parce qu'ils attendaient la venue de leur Maître. Chacun de ces disciples avait au moins une qualité prééminente, éclatante, qui irradiat de lui. L'un était beau de corps et d'expression, l'autre exprimait la puissance, le courage, un autre l'intelligence, un autre encore, la bonté, la spiritualité, etc. J'étais très intimidé, me sentais très pauvre au milieu de ces hommes exceptionnels et cherchais à me dissimuler. Je pensais : si les disciples sont tellement lumineux, quelle lumière éblouissante doit émaner du Maître ? et me préparais au choc que sa vision me donnerait.

Tout à coup, j'ai su – comme cela arrive dans les rêves – que le Maître était là ! Pourtant je n'avais rien remarqué. Tout aussi mystérieusement, je le reconnus au lobe allongé de son oreille. Pourquoi cela, comment ? je ne sais ! J'étais extrêmement déçu, c'était un homme

insignifiant, frêle, plutôt petit, quelconque, ordinaire, avec une courte barbe grisonnante curieusement plantée bas dans son cou. Il était simplement vêtu, comme n'importe qui. Debout, le regard lucide, paisible, très présent, mais sans tension, il semblait ne rien chercher, ni rien attendre, et sans aucune froideur, il était cependant distant, avec quelque chose d'inaccessible. Tout le monde s'agitait autour de lui. Il me faisait penser au trou immuable d'une roue en mouvement.

Comment cet homme quelconque pouvait-il être le Maître de ces brillants disciples ? Afin de me reconforter, je regardais à nouveau les disciples pour contempler leur évidente supériorité. Là, j'eus une extraordinaire surprise, plus grande que celle causée par la vue du Maître. Tous les disciples m'apparurent alors brusquement lourds, épais, grossiers, exhibant avec une agressive ostentation leurs vertus comme des masques figés et caricaturaux ayant le stigmaté évident d'une vanité pleine de satisfaction de soi. J'étais stupéfait de ce renversement. Je me rendais compte que ce n'était pas eux qui étaient changés, mais la vision que j'en avais. Il avait suffi que j'aie pris contact avec cette sorte de vide, de ce « rien » qu'était le Maître, pour percevoir la non-valeur et même l'irréalité des qualités que j'admirais quelques instants avant. C'était un bouleversement profond, une véritable révolution mentale et affective. Malgré mes efforts, je ne pus retrouver dans ma mémoire le côté admirable des vertus qui m'émerveillaient. Il me sembla apercevoir un fugitif sourire sur le visage du Maître.

Ce qui est remarquable dans ce rêve lointain, c'est que malgré de si longues années écoulées, je n'ai absolument pas varié dans mes appréciations.

Plus tard, un autre grand Maître japonais que je complimentais sur la valeur de ses élèves et disciples, avait en m'écoutant une moue dubitative : « Maître, vous ne semblez pas satisfait, leur travail semble parfait, il est en tout cas remarquable ! ». « Justement, répondit le Maître, il est remarquable ; la perfection ne se remarque pas ! »

— *Oui, Ami, ce travail préalable pour retrouver notre état universel « originel » est un dépouillement intérieur volontaire, une libération*

recherchée, nous l'appelons Sādhana qu'on pourrait traduire par Ascèse ascendante, du grec Askesis, effort. C'est une tâche considérable pour laquelle il faut une grande aspiration à la liberté et l'amour inconditionnel de la Vérité. Il y faut aussi une parfaite sincérité, une persévérance qui ne se lasse jamais, une énergie et un enthousiasme sans cesse renaissants. Alors, l'amoureux de la Vérité, du Réel, en incarnant et vivant cette vérité, la verra assumer finalement la direction de sa vie. C'est le chemin du retour : Nivritti-marga (Nivritti : sans tourbillons ; Marga : sentier). Elle nous conduira à Moksha : la liberté !

Le gouvernement de notre vie par la Vérité n'est pas une passivité inerte. C'est une ardente passivité. La Vérité n'est ni une abstraction, ni une généralisation, ni un concept. C'est une évidence. C'est ce qui est le plus concret au monde. Car la Vérité « est » le Réel. C'est l'arbitre final au-delà des combinaisons de l'intelligence rationnelle.

Lorsque, ayant abandonné toutes nos fausses identifications mentales ou physiques, nous nous identifions à la Vérité, nous découvrons qu'Elle est notre centre réel. Elle est le « Moi » de notre « moi » apparent. Mais le moi apparent résulte d'une fausse identification au corps et à notre organisme psychosomatique. Cette fausse identification constitue l'ego, sens du moi séparé, qui devient le pivot de toute la relativité extérieure et intérieure, origine de nos tribulations. Ce sens du moi séparé, nous rappelons Ahankāra. Mais notre véritable centre est le Réel, la Vérité. De ce centre, on peut dire, comme Pascal, qu'il est partout et qu'il n'a pas de circonférence. La Vérité est notre « Moi » véritable, qui n'est pas individuel mais universel. Nous nous reconnaissons en Lui. Nous appelons ce centre universel, axe invisible de tout ce qui est : Ātman. C'est lui, « La Vérité », qui gouverne désormais notre existence. Quel est alors notre état ?

Un grand Yogin doublé d'un poète l'a ainsi dépeint :

« Quelle sera la fin de toute l'affaire ? Si le miel pouvait se goûter lui-même et goûter toutes les gouttes à la fois, si toutes ces gouttes pouvaient se goûter l'une l'autre et chacune goûter le rayon entier comme elle-même, telle serait la fin de l'affaire. »

La poésie peut suggérer ce qui échappe au raisonnement.

— *Swami, votre rigoureux exposé sur la nature du Réel et de la Conscience est solide et semble irréfutable.*

Qu'une félicité indicible soit inhérente à la pleine conscience du Réel ne peut non plus être contesté, puisque l'ignorance du Réel, source de tous nos maux est ainsi éliminée. L'oubli de notre vraie nature entraîne le doute « d'être ». il est la racine de nos angoisses, de nos peurs et de nos souffrances physiques ou morales. Cette vision jette une lumière crue sur la psychophysiologie humaine et peut expliquer non seulement son origine mais encore beaucoup de ses mécanismes.

Toutefois, les animaux et les plantes sont sensibles et souffrent, on voit moins bien comment ils pourraient être privés de conscience d'Être et comment ils pourraient cesser de souffrir s'ils pouvaient la recouvrer.

Vous établissez l'existence simultanée de la conscience du Réel permanent et celle de l'impermanence de toutes nos expériences relatives ! L'impermanence étant le contraire de la permanence, comment pouvez-vous admettre cette contradiction et la considérer comme un fait, en la nommant Māyā ?

Touchons-nous là à des limites de l'intelligence et devons-nous nous résigner à accepter une contradiction au sein de la Vérité. S'il est possible de résoudre et intégrer cette contradiction, quelles démarches convient-il d'entreprendre et comment ? Le dilemme se présente comme suit : si une expérience est réelle, elle ne peut être impermanente, et si elle est impermanente, elle ne peut être réelle, comme l'indique le verset 16 du II^e chapitre de la Bhagavad-Gītā.

— *Ami, vous avez déjà analysé l'expérience de la Vie et l'avez constatée impermanente, décevante, douloureuse. Ce qui est vrai ! Mais vous avez négligé d'en constater le côté séduisant, agréable et joyeux. Ici l'impermanence, si elle peut entraîner la souffrance, a un autre aspect : elle peut aussi permettre la variété et la succession de plaisirs divers et devenir une cause de satisfactions, aussi réelles que les déceptions.*

L'odorat est un sens, mais il serait puéril de croire qu'il n'est sensible qu'aux bonnes odeurs, il perçoit aussi les mauvaises.

Il en est ainsi de la conscience qui en même temps que sa propre réalité, perçoit l'impermanence. La conscience confère sa propre « réalité » à l'impermanence. Cela ne signifie pas, bien sûr, que la Réalité soit impermanente. Les formes n'ont pas d'existence propre. Ce ne sont pas des « entités ». Elles ne sont que des images transitoires et partielles, reflet de la « pure conscience ».

Le Vedānta utilise une comparaison qui illustre bien cette constatation, celle de l'argile :

Prenons une boule d'argile, elle est d'abord sphérique. En la pétrissant, nous pouvons en faire un buste, puis ensuite un cylindre, une cruche ou n'importe quel objet selon notre fantaisie. Ces formes sont fugaces, impermanentes. Pourtant chacune existe, elle est vraie, on peut la photographier. La seconde d'après, elle est remplacée par une autre, qui n'est pas moins vraie que les précédentes.

Que sont « devenues » ces formes successives ? Rien ! parce qu'elles n'ont jamais été autre chose que l'apparence de l'argile. Seule l'argile est Réelle. Personne n'a vu ce qu'est l'argile en dehors des formes par lesquelles on la perçoit. Ses formes ne sont rien et pourtant, malgré leur impermanence, on ne peut prendre conscience de l'argile sans elles. C'est donc ce qui n'a aucune réalité propre qui révèle le Réel dans toute perception.

Ainsi la réalité consciente est révélée par ce qui n'a pas d'existence propre. De la même façon, nous ne pouvons pas plus étreindre ni saisir le Réel, que l'argile en soi, hors d'atteinte des sens. Pourtant nul ne peut nier la réalité de l'argile. C'est une évidence.

Ce qui est Essentiel, l'Être de toutes choses, est évident mais ne peut être ni perçu, ni isolé, comme tel. Si je prends une cruche, un buste, une boule d'argile, c'est sa forme que mes yeux voient, sa consistance que mes mains sentent, sa pondérabilité que mes muscles éprouvent. Mais ce n'est pas l'argile « en soi ». Tout ce que nous savons de l'argile, ainsi observée, c'est qu'elle est et que nous pouvons l'appeler argile.

Voudrait-on, comme les scientifiques, rechercher la constitution de l'argile par des procédés, physiques ou chimiques, on aboutirait seulement

à la décomposer. Mais chaque constituant, à son tour, si microscopique soit-il, reposera le même problème à une autre échelle. Les formes de la molécule ou de l'atome ne révèlent pas, elles non plus, la réalité intime de ces particules.

Comme les formes de l'argile, celles de ses éléments constituants, sont vraies et existantes à leur niveau. Le prolongement de nos sens par les instruments d'investigation modernes ne fait que reporter plus loin le problème de la conscience et des formes qu'elle perçoit.

Ce qui est vrai pour l'argile est vrai pour toutes les substances du monde, quelles que soient les dimensions des formes perçues. La conscience a l'intuition immédiate et permanente des formes. Le dénominateur commun de toutes les formes perçues est « l'existence » révélée par elles.

Nous appelons cette association de la conscience et de la forme : Nama-Rupa (Nama : le nom, Rupa : la forme), le dénommant et le dénommé. Mais ce qui semble être deux choses quand on l'énonce, n'est en vérité qu'une seule Réalité aux aspects concomitants inséparables.

Posons-nous sérieusement la question : qui perçoit les pensées et les objets ? De toute évidence, c'est nous ! Qui nous ? Le corps et ses organes psychophysiques ? Non, sans la présence de la conscience, le corps et ses organes ne perçoivent rien ! Mais sans un corps, quelle qu'en soit la nature, la conscience ne perçoit rien non plus. Dans le rêve ou l'imagination, elle construit les corps et les formes dont elle a besoin.

Les pensées percevantes et les formes perçues sont les moyens de la conscience utilisant Nama-Rupa. Donc lorsqu'un objet ou une pensée est perçu, c'est la conscience qui perçoit une forme, un autre corps, une autre personne. Nul ne peut se faire une image, une idée, un concept de la pure Conscience. Nous pouvons seulement constater qu'elle est et que sa nature est d'être consciente. N'oubliez pas que la conscience réside là où elle se sent être. En vérité, c'est la conscience qui se perçoit elle-même dans le reflet kaléidoscopique de formes diverses. Nous l'avons vu, Conscience et Réel sont identiques. C'est pourquoi, tout ce qui est objet de conscience est également réel. Toutes les idées et tous les objets de ce monde sensible sont relatifs et se définissent l'un par l'autre. Ce sont des

couples d'opposés : le haut-le bas, le près-le loin, le chaud-le froid, le bien-le mal, le jour-la nuit, l'agréable-le désagréable, le masculin-le féminin, le positif-le négatif, etc. C'est le domaine du relatif. Aucune science n'échappe à ces mutuelles oppositions.

Le Réel, lui, n'est pas relatif. L'Irréel n'est pas l'opposé du Réel parce qu'il n'y a pas d'irréel et nul n'a pu en faire l'expérience. L'Être n'a pas non plus d'opposé. Le non-être n'étant pas, nul n'a pu faire l'expérience du néant. La Conscience n'a pas d'opposé. Quand on parle d'inconscience, on veut seulement dire qu'il n'y a pas, à un moment donné, d'objets ou de pensées dans le « champ » de la conscience. Le Réel, l'Être, la Conscience sont une seule vérité sans second, sans dualité. Le dualisme des formes n'est que le reflet brisé de la Conscience universelle. C'est cette Réalité qui est perçue jusque dans ses plus lointains reflets. La nature de la conscience est d'être consciente. D'abord consciente d'elle-même, et aussi des formes qui la reflètent partiellement.

La totalité n'est pas une « totalisation ». Les concepts « d'Être-Réalité-Conscience » ne sont que des généralisations et outrepassent les fonctions mentales, intellectuelles et rationnelles. Ils les dépassent en ce sens qu'ils précèdent ces fonctions et sont de pures intuitions, des données immédiates, des évidences. Non seulement ces intuitions sont immédiates, mais elles sont primordiales.

On parle beaucoup d'inconscient, de subconscient, de supra conscient, comme si chacune de ces représentations avait une existence propre et constituait une série de couches où l'on stockerait des morceaux de consciences séparées, de différentes natures. C'est confondre la conscience omniprésente, sans parties, avec les innombrables objets de tous ordres de l'univers extérieur et intérieur qu'elle reçoit en images tronquées d'elle-même.

Ce que nous avons examiné et trouvé ne résulte d'aucun syllogisme, c'est cependant l'intelligence à l'état pur, dépouillée des notions acquises, qui prend conscience de ces évidences. Le mot « découverte » est très descriptif, car l'intelligence doit être dégagée des idées qui la recouvrent. La Conscience est intelligence. Mais la Conscience n'étant limitée par rien, elle ne l'est pas non plus par l'intelligence qui n'est qu'une de ses expressions

verbales. Il est erroné de croire qu'il faille négliger l'intelligence pour accéder à la conscience pure et il convient de ne pas confondre intelligence avec pensées et raisonnements. Ces derniers sont des fonctions nécessaires, mais subalternes de l'intelligence, utiles pour la vie relative. Hors de cette vision relative, l'intelligence, dont la nature est de comprendre, peut s'ouvrir à la lumière de la pure Conscience universelle.

Être savant, accumuler un nombre considérable de savoirs, en jouer habilement et rapidement pour des raisons pratiques ou théoriques, avoir une mémoire exceptionnelle, etc., ne sont que des aspects mineurs de l'Intelligence. La nature de l'intelligence est non seulement de comprendre, mais d'aimer. En sens inverse, aimer vraiment conduit à comprendre. C'est l'intelligence du cœur. Cette intelligence qui est compréhension, amour et Vérité, nous l'appelons Buddhi. C'est de Buddhi que vient le nom de Buddha, signifiant : celui dont l'intelligence est éveillée.

En Occident, on croit généralement que le Buddha est une divinité que l'on adore et que le buddhisme est une religion. C'est entièrement faux. Le Buddha est un homme qui, à force de recherches, s'est éveillé à la Conscience du Réel, après avoir dissipé toutes ses fausses imaginations et préjugés. Son enseignement n'est pas une doctrine, mais l'exposé des méthodes et techniques par lesquelles il s'est débarrassé de ses erreurs. Chaque homme, selon le buddhisme, peut parvenir à cet éveil et cette libération, s'il le souhaite avec ardeur et persévérance. N'étant pas une religion, il n'a pas d'église, de clergé, ni de dogmes, tels qu'on les conçoit en Occident. Comme les Samnyāsins font partie d'un ordre brahmanique, il y a des moines buddhistes qui font eux aussi partie d'ordres particuliers.

Alors que le brahmanisme se réfère aux Veda, legs initial de grands Sages appelés Rishis, les buddhistes ne se réfèrent à rien ni à personne. Ils revendiquent la possibilité pour l'homme de se réveiller seul, de découvrir seul la vérité, et pour chacun d'aider les autres de ses propres lumières. 500 ans avant J.-C., le brahmanisme régnait sur l'Inde entière. La caste des Brahmanes pratiquait un ritualisme traditionnel qui devait, selon elle, suffire à la délivrance. Ce ritualisme et ses pratiques adjacentes étaient devenus automatiques, extérieurs et avaient plus un caractère social que celui d'ascèse individuelle. Seuls quelques Samnyāsins

et Yogin savaient se soustraire à ce qui n'était plus, pour beaucoup, qu'une longue habitude.

Le fils d'un prince du nord de l'Inde, Siddhārta Gautama se révolta contre cette lourde organisation et revendiqua la démarche individuelle. Il se soumit pendant de longues années, dans la forêt, à la pratique du Yoga et à de sévères ascèses. Ayant ainsi retrouvé la liberté avec la plénitude de son intelligence, il fut appelé le « Buddha ».

Il eut des disciples, enseigna, non une doctrine, mais des techniques et des méthodes réalisables par tout homme. Leur mise en pratique, dans la vie, devait aider les hommes à vaincre leur ennemie : la souffrance. Il eut un immense succès car il ignorait délibérément les castes sociales. L'empereur Açoka fut conquis et jusqu'en l'an 800 de l'ère chrétienne, le buddhisme régna sans partage, non seulement sur l'Inde, mais à Ceylan, au Thibet, dans tout le sud asiatique, puis, partiellement en Chine et au Japon.

La compassion buddhique comprend l'humanité entière, sans aucune distinction de race ni de nationalité. Mais au-delà des hommes, la tendresse buddhique s'étend aux animaux, à tout ce qui vit et à l'univers tout entier. Ce règne de la vision buddhique (intelligente) du monde a profondément marqué l'Inde pendant douze siècles.

Au VIII^e siècle de l'ère chrétienne Shankara Ācharya, grand Yogin et sage, de la tradition brahmanique, entreprit de montrer que la plupart des concepts buddhiques étaient déjà inclus, non seulement dans les Veda, mais dans les Upanishads et que la véritable et authentique tradition contenait déjà les principes et les objectifs essentiels du buddhisme. Il démontra aussi que la plupart des hommes n'étaient pas enclins à mener la vie quasi monastique que le buddhisme proposait, et que la Vérité devait pouvoir s'adapter à tous, quelles que soient les différences individuelles. Par ses célèbres commentaires sur les Upanishads, il mit en évidence la richesse et l'amplitude de leur contenu. Il parcourut l'Inde dans tous les sens, eut des rencontres et des controverses publiques mémorables avec les docteurs buddhistes. Dans ces échanges qui duraient parfois des heures et des jours, la règle était que celui dont l'exposé était le plus rigoureux, le plus clair, le plus solide devenait le Maître de l'autre.

Ce grand et sage Yogin mourut jeune, à trente-trois ans. Ses controverses, du moins celles qui nous sont parvenues, sont des monuments de connaissance et de savoir. Shankara Ācharya était un des Samnyāsins d'une lignée ininterrompue depuis des millénaires. Après son court passage, il n'y eut pratiquement plus de Bouddhisme dans l'Inde, revenue à ses traditions originelles après douze siècles de Bouddhisme total.

Mais il ne faut pas imaginer que l'enseignement du Buddha a été évincé, au contraire, l'Inde a intégré le Bouddhisme et utilisé sa merveilleuse dialectique. Les principes du Bouddhisme et du Vedānta ne diffèrent guère que par un vocabulaire dont on sait aujourd'hui accorder les formes.

L'ordre des Samnyāsins dont je fais partie descend directement de celui de Shankara Ācharya. Notre travail commun est de dégager de cet enseignement des principes essentiels, universels et par conséquent intemporels, applicables à notre temps.

Ce qui est Vrai, étant Réel, est hors des modifications du Temps. « Vrai » avant et du temps du Buddha est toujours « vrai » aujourd'hui et sera « vrai » demain et au-delà. Seules les formes de communication changent. Certaines formes employées il y a plusieurs millénaires pour communiquer la Vérité intemporelle ne sont plus utilisables telles quelles. Il faut les retraduire et pas seulement dans les formes que notre époque peut assimiler.

Les mots ont une grande importance car ils sont liés aux concepts dont ils sont le véhicule. C'est pourquoi la sémantique, science de la signification des mots est une science de base. C'est avec satisfaction que je vois beaucoup de chercheurs modernes s'intéresser à la sémantique.

Une des sciences traditionnelles de l'Inde est la grammaire avec les règles de la logique du Nyāya.

Le Sanskrit lui-même est une science. C'est une langue fabriquée par des sages et des savants à partir du langage populaire, le Prakrit. La langue « sanskrite » vient de la racine Sanskrita (régulier, fait avec art). Elle a été conçue pour exprimer et transmettre les concepts les plus subtils et les plus rares et non pour le langage courant, bien qu'elle puisse aussi le faire.

Les signes alphabétiques employés, le Devanagari ont une parenté avec l'araméen et les écritures sémitiques. Le sanskrit est à la base des

langues indo-européennes. C'est une langue dont la régularité est géométrique. Sa morphologie est plus riche que celle du grec. Ses facultés de composition sont pratiquement sans limites. Les mots composés peuvent remplacer des phrases entières. Le sage et génial Panini en a établi les règles grammaticales. On en dénombre 3 996, réparties en 8 livres, en lesquels il a fixé de façon minutieuse, l'analyse des sons. Panini vivait au IV^e ou V^e siècle avant J.-C.

S'il est important de connaître, de façon aussi précise que possible, le sens des mots que nous employons, tant pour communiquer avec les autres que pour préciser nos propres concepts, il est non moins important de savoir comment nous connaissons et ce qu'est la connaissance.

Beaucoup de chercheurs scientifiques modernes se sont rendu compte du caractère capital de la science de la connaissance. L'épistémologie étudie non seulement ce qu'est connaître mais encore la valeur du contenu de cette connaissance. C'est la clé de voûte de toutes les sciences ultérieures et de leurs significations.

En Occident, des erreurs originelles lointaines, qui datent des premières traductions des enseignements traditionnels de l'Inde, ont représenté les techniques de l'épistémologie védantique comme des systèmes de philosophie. Il y a là un côté interprétatif, spéculatif, hypothétique et une construction intellectuelle personnelle.

Rien n'est plus éloigné de la transmission traditionnelle de Maître à disciple. Il s'agit uniquement de transmettre la connaissance expérimentale des faits. Cette transmission est accompagnée des techniques et méthodes qui permettent aux disciples d'observer les faits de façon absolument objective et d'en faire eux-mêmes l'expérience. La valeur de ces techniques et méthodes réside en un but essentiellement pratique : aider le disciple à connaître sa nature et à se libérer de ses esclavages intérieurs.

Il ne semble pas que, depuis le début de ces entretiens, nous nous soyons jamais écartés des faits. Nous les avons observés, sans préjugés, en eux-mêmes, sans les entacher d'apriorisme quelconque. La démarche est rigoureusement scientifique et nous n'avons retenu comme Réel que ce qui est incontestable. Certes ces démarches sont intérieures, la voie suivie

jusqu'ici est aussi intérieure. Cela peut sembler suspect aux scientifiques qui considèrent les objets – a priori – comme seuls réels.

Il reste à démontrer que les observations soi-disant extérieures, ne sont pas aussi et simultanément, intérieures. Il resterait encore à tracer la pseudo « frontière » entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'objectif et le subjectif.

Pour nous, un fait est un fait. Nous avons pu observer que « le premier fait » est la conscience. « Le deuxième fait », que cette conscience est Réelle. « Le troisième », que le Réel et par conséquent la Conscience ne peuvent être limités dans le temps ou l'espace. Ce sont des faits, non des raisonnements. En aucune façon ces faits, qui sont de simples observations et des évidences, ne peuvent être niés. Ils ont de nombreuses et nécessaires conséquences applicables dans la vie, les pensées et les actes de chacun. Ils constituent, non des croyances, mais des certitudes. Ou bien il faut prouver que ces faits ne sont pas, ou bien il faut les accepter, avec tout ce que cela comporte. Même si c'est une déchirante révolution intérieure, un bouleversement de nos habitudes de penser et d'agir.

Distinguons soigneusement les pensées qui se forment dans l'esprit du chercheur. Elles constituent son état mental. Elles sont classées en deux catégories d'inégale valeur :

- Mata, c'est l'opinion, la préférence individuelle, la « croyance » ;
- Tattva, c'est la pensée universelle qui exprime des faits indubitables et singulièrement la conscience de ce qui est.

Ces pensées, idées, concepts, ne sont pas du même ordre :

- Mata ne peut être que relatif et dualiste, n'explique une chose que par une autre. Les opinions de cette catégorie tendent à saisir et s'approprier l'objet de leur investigation.

Elles « induisent » le réel à partir des perceptions et cherchent à étayer les opinions par des preuves immédiates issues de syllogismes. C'est le savoir possessif, qui reste du domaine de « l'Avoir ».

- Tattva se préoccupe seulement de constater ce qui Est, ce qui n'a ni besoin d'être démontré, ni prouvé, ni justifié. Ce qui « est » est du domaine de Tattva. C'est ce qui est immédiat, évident pour

tout observateur qui ne projette pas de Mata sur ses observations. Tattva déduit seulement des faits observés ce qui en découle nécessairement.

Conscience, Réalité, Vérité, étant trois noms qui signifient chacun ce qui Est, je simplifierai désormais en employant à leur place aussi souvent que possible, le terme « Vérité » ou « Réel » qui sous-entend les autres vocables.

Pour vérifier la Réalité de ce que nous observons, les anciens savants et sages du Vedānta ont établi trois critères impératifs qui sont la « pierre de touche » de la Vérité :

- La Vérité doit être universelle, c'est-à-dire, vraie pour tous en tout temps et en tous lieux.*
- La Vérité doit être évidente par elle-même et ne peut être démontrée par rien d'autre qu'elle. Elle est sa propre preuve.*
- La Vérité ne doit comporter aucune contradiction. Rien ne peut lui être opposé.*

Ces trois critères : « Universalité », « Évidence », « Non-contradiction » sont inséparables. Pour être reçue comme vraie, toute pensée, toute conception, toute observation doit satisfaire à ces trois critères. Ils sont sévères et bien peu de choses en ce monde peuvent répondre à leur exigence.

Je vous propose de remettre cet entretien à demain.

Glossaire

des mots étrangers et sanscrits

— A —

- Adhyāsa* : fausse identification.
Adjati : non-naissance, non-création.
Advaita : non-dualisme.
Advaitin : pratiquant l'*Advaita*, non-dualiste.
Advaita Vedānta : non-dualisme védantique.
Aham Brahmasmi : Je suis *Brahman*.
Ahamkāra : sens du moi personnel.
Ākāsha : espace subtil, éther.
Alata  anti : extinction du tison ardent (*M nd kya-Upanishad*).
Ānanda : pure félicité de l'être.
Ānanda Guiri : sage renommé.
Ānanda-maya-kosha : gaine de la félicité.
Anirva aniya : indescriptible, inexplicable.
Anjali : salut hindou.
Anna : nourriture.
Anla : accomplissement, fin.
Amahkarana : organe intérieur, organe interne.
Amaryamin : immuable témoin de la manifestation.
Anubhava : expérience intégrale.
Aparoksha : connaissance immédiate sans intermédiaire, sans contact.
Arjuna : disciple de Shr  Krishna, un des frères des Pandavas.
Asamprajn ta-sam dhi : une des grandes catégories de *Sam dhi*.
Asat : non-existence.
Ashram : lieu où réside un Maître avec ses disciples internes et où il reçoit des disciples externes.
Asparsha : non-contact, non-relation.
Asparsha-Yoga : terme paradoxal.

Atehit : privé de conscience.

Ātman : Moi universel.

Ātman-Brahman : Moi universel et Réalité universelle.

Āvarana-Shakti : pouvoir d'obscuration de *Māyā*.

Avasthii-traya : les trois états de la conscience.

Avātara : incarnation divine.

Avidyā : ignorance, nescience.

Āyurveda : un des quatre *Veda*, écriture sur la science de santé.

Āyurvédique : adjectif de *Āyurveda*.

— B —

Bengale : région à l'est de l'Inde.

Bhagavad-Gītā : écrit traditionnel, perle du Mahābhārata, considérée comme *Shruti* (révélation).

Bhagavan : titre donné à un sage illuminé.

Bhakti : dévotion et amour.

Bhakti-Yoga : yoga de l'amour.

Bharata : grand empereur de l'Inde, a donné son nom originel à l'Inde.

Bindu : point sans dimension, frontière entre *vyakta* et *avyakta* (manifesté et non-manifesté).

Bose. J. C. : savant hindou, botaniste et physicien, 1858-1937.

Brahma : aspect créateur de La Trinité brahmanique.

Brahmacharine : novice.

Brahmacharya : continence et chasteté.

Brahman : nom neutre, « Cela », la suprême réalité.

Brahmane : caste enseignante de l'Inde.

Brahma satyam jagat mythiam : *Brahman* étant seul réel, le monde est une illusion.

Brihad-Āranyaka-Upanishad : une des *Upanishad* majeures.

Buddha : nom donné au prince Siddhārta lorsqu'il eut atteint, après longue ascèse, l'état d'éveil.

Buddhi : intelligence.

Budō : voie chevaleresque des Samourai japonais.

— C —

Cama : calme du corps.

Chakra : centre de forces de l'anatomie subtile de l'homme, en forme de roue (7).

Canti : paix.

Çiva : une des personnes de La Trinité brahmanique destructrice des formes, protecteur des *Yogin*, grand Maître.

Çiva Jnane jiver seva : la connaissance de Çiva est le service aimant de tous les êtres, service des autres (avec l'idée : les créatures sont Çiva, le dieu lui-même).

Cloka : verset.

— D —

Dama : calme du mental.

Darshana : vaste doctrine englobant les aspects relatifs du réel.

Deva : entité bénéfique, un « dieu ».

Dharma : ordre, justice, vérité ; ce qui est le « devoir » individuel ou collectif.

Dhira buddhi : intelligence héroïque.

Dō : « voie », en japonais.

— G —

Gandhi : apôtre de la non-violence, libérateur de l'Inde, 1869-1948.

Gaudapāda : maître du maître de Shankara, auteur des célèbres *Karika*.

Gautama : autre nom du Bouddha.

Gerrua : robe ocre rose du *Samnyāsin*.

Guiri : lignée des *Samnyāsins* dite de la « Montagne ».

Gītā : voir *Bhagavad-Gītā*.

Govinda : maître de Shankara, disciple de Gaudapāda.

Guna : qualité de la nature.

— H —

Harappa : site du Pakistan ; lieu de fouilles célèbres.

Harisjan : caste des *pariah*.

Hatha-yoga : yoga traitant plus particulièrement des disciplines psychophysiques.

Hiranyagarba : germe d'or ou Principe originel.

— I —

Indrya : « organes » internes et externes.

Ini : désinence féminine.

Ishvara : régent impérissable des existences manifestées, il est associé à la causalité ; Souverain de *Māyā*, il exprime les possibilités de l'Être.

— J —

Jagrat : état de veille.

Jagrat-sushupti : sommeil éveillé ; un des *Samādhi*.

Japa : répétition d'un *mantra*.

Jīva : l'homme, l'être vivant.

Jīvan-mukta : libéré vivant.

Jnāna : connaissance.

Jnāna-Caksu : œil de la connaissance.

Jnāna-Yoga : yoga de la connaissance.

Jnanendrya : organe interne.

Ju : en japonais, souple, adaptable.

Judo : art du combat selon la voie « souple » japonaise.

— K —

Kalā : le temps.

Kālī : un des noms de la Mère universelle, *Shakti de Çiva* dans son aspect destructeur.

- Kali-yuga* : âge noir, âge de fer, de la destruction des formes.
Kāma : désir.
Karika : enseignement condensé et versifié.
Karma : action ; ses lois.
Karma-Yoga : yoga de l'action.
Karmendrya : organe externe.
Kathopanishad : une des *Upanishads*.
Kosha : corps, enveloppe, couche.
Kri : action, racine et support des *dharma*.
Krishna : incarnation divine, voir *Bhagavad-Gītā*.
Kshattrya : caste des guerriers hindous.
Kundala : enroulée.
Kundalinī : énergie cosmique, racine enroulée à la base du sacrum.
Kuru-kshetra : champ de bataille de la *Bhagavad-Gītā*.

— L —

- Lao Tseu* : sage chinois, fondateur du taoïsme.
Līla : jeu cosmique.

— M —

- Mahā ākāśha* : grand espace.
Mahābhārata : poème épique, 250 000 versets en 18 volumes.
Mahā rāja : roi de territoire hindou.
Mahā-Shakti : énergie cosmique.
Mahāt : autre nom de la *buddhi* primordiale.
Mahātma : grande âme.
Mahā vakya : grande sentence.
Mallas : le mental.
Māndūkya-Upanishad : une des *Upanishads*, traitant plus spécialement de la science du réel.
Mano-māyā-koṣa : couche du mental.
Mantra : formule sacrée chargée de sens et de l'énergie du Verbe.

Marga : chemin, voie.

Mata : opinion, croyance, préjugé.

Mauna : silence.

Māyā : Énergie mère universelle, vie relative impermanente du monde et sa fascination.

Milinda : nom hindou du roi grec du Penjab, Ménandros (± 160-140).

Milinda-panha : « les questions de Milinda », traduit du Pali.

Mīmāṃsā : un des six *darshanas*.

Mohenjadaro : site du Pakistan occidental, lieu de fouilles célèbres.

Moksha : libération psychologique de l'homme.

— N —

Nāda : vibration originelle du Verbe, « son » primordial.

Nagasella : moine bouddhiste président à des rencontres dialectiques avec le roi Ménandros, dont les textes conservés sont publiés en français.

Nama : le nom, l'idée.

Nama-rupa : le nom et la forme.

Narayan : « l'homme universel ».

Neti : « pas ceci... » voie négative.

Niluk : couleur, « le blanc » dans l'algèbre hindoue.

Nirananda : privation de la félicité.

Nivritti marga : chemin du retour, centripète.

Nyāya : un des six *darshanas*.

— O —

Om : syllabe sacrée, « Son primordial », racine de tous les sons.

Om Tat Sat : Le « Verbe », Cela Est.

— P —

Pandit : érudit, savant.

- Pāramārthika satta* : réalité ontologique.
Patanjali : grand maître du yoga, commentateur de Panini, le grammairien.
Penjab : région de l'Inde et du Pakistan.
Prajnā : conscience universelle vue du point de vue individuel.
Prakrit : langue populaire.
Prakriti : « nature », qualité de la nature cosmique – la « fonction » particulière de chaque forme.
Prāna : énergie subtile, souffle.
Prāna-māyā-koṣa : corps de l'énergie (couche).
Pranava : son primordial... « Om ».
Prānāyama : contrôle du souffle.
Prānāyāma : augmentation de l'énergie.
Prātibhāsika satta : réalité illusoire.
Pravritti marga : chemin de l'aller, centrifuge.
Purānas : écrits traditionnels, mémoires.
Pūrna-avātara : incarnation de l'être suprême.
Purusha-tantra : point de vue et méthode personnels.
Purva Mīmāṃsā : section du *Mīmāṃsā*.

— R —

- Rādhā* : adoratrice de Krishna.
Rāga : gamme, mélodie avec séquences de notes aux relations prédéterminées.
Rāja-Yoga : Yoga royal.
Rājas : un des *gunas* : activité.
Rakshasa : entité maléfique, démon.
Rāma : incarnation divine.
Raman : célèbre physicien hindou, 1880-1970.
Rishi : sage illuminé.
Rapa : forme, substance.

— S —

Sādhana : discipline, ascèse.

Salta : vérité.

Sama : révélant la musique.

Samādhāna : égalité, disponibilité de l'intelligence.

Samādhi : intelligence égale, état de réalisation.

Samādhi samprajñāta : une des grandes classes de *Samādhi*.

Sāmkhya : un des six grands systèmes des philosophies hindoues.

Samnyāsa : qualité du *Samnyāsīn*, cérémonie du renoncement.

Samnyāsīn : état monastique de renoncement à toute religion, sans prêter serment.

Samskāra : imprégnation, persistance, tendance innée.

Samyama : technique d'identification propre au *Rāja-Yoga*.

Sanātana dharma : *dharma* éternel.

Sanjaya : nom du conteur de la *Bhagavad-Gītā*.

Sanskrit : langue sacrée de l'Inde.

Sarvam Khalvidam Brahma : tout ce qui existe est *Brahmā*.

Sat : existence.

Satchidananda : vocable réunissant *Sat*, *Tchit*, *Ānanda* (voir ces mots).

Sattva un des gunas : lumière, harmonie, équilibre, luminosité de la connaissance, lucidité, vérité.

Savikarta : méditation pouvant conduire à des connaissances correctes mais avec dualité sujet-objet.

Shabda : « Son », verbe.

Shabda-Brahman : le verbe de *Brahman*.

Shakti : Énergie mère universelle, puissance, pouvoir et énergie inhérents à la Conscience.

Shankara Āchārya : *Yogīn*, sage de la tradition brahmanique.

Shānta : une des relations, « la paix ».

Shishya : disciple.

Shraddhā : certitude, foi et respect.

Shrī Krishna : incarnation de Vishnu, Maître de la *Bhagavad-Gītā*.

Shrī Ramana Maharshi : *jīvan-mukta* contemporain – libéré vivant.

Shruti : tradition écrite, révélation initiatique.

Siddhārta Gautama : nom et prénom du Buddha.

Sila : épouse de Rāma.

Soma : Boisson utilisée autrefois dans les cérémonies initiatiques.

Sudra : une des castes hindoues, les cultivateurs, ouvriers sans spécialité.

Sushupti : sommeil profond.

Sūtra : chant, verset.

Sutta : conteur.

Svapna : état de rêve.

Svarga : paradis.

Svayam-Prakaṣa : évidence de la vérité en elle-même et par elle-même.

Swami : titre donné à un moine *Samnyāsin*.

— T —

Tagui : renoncement (en bengali).

Tamas : un des *Gunas* : inertie, densité, sommeil.

Tamasique : adjectif dérivé de *tamas*.

Tantras : écrits du yoga.

Tat : Cela.

Tat twam asi : « tu es Cela ».

Tattva : pensée universelle, conscience de ce qui est.

Tattva-Jnāna : la connaissance, connaissance de la réalité.

Tchit : conscience.

Tchitta : mental, contenu mental.

Tchitta-Ākāsha : espace mental.

Tchitta spandana : arrêt d'une vibration de *tchitta*.

Tchitta spurana : vibration mentale.

Tika : glose consacrée aux commentaires de Shankara.

Titikshā : endurance.

Trikalabadhita : connaissance non affectée par un des trois modes.
du temps (présent, passé, avenir).

Trimurti : trinité hindoue.

Tulsi : plante sacrée de l'Inde.

Turiya : quatrième état, état de la Conscience pure.

Tyaga : renoncement.

Tyaguin : celui qui renonce.

— U —

Upanishad : écrit sacré du *Vedānta*.

Uparati : séparation psychologique des sens d'avec leurs objets.

— V —

Vaisheshika : un des six darshanas de la philosophie hindoue.

Vaishya : caste des commerçants.

Vastu-tantra : manière de voir sans préjugés personnels.

Veda : livres révélés, écriture sacrée.

Vedānta : achèvement du *veda*.

Vedantin : pratiquant du *Vedānta*.

Vid : voir, racine du mot *veda*.

Vijnāna-maya-kosha : couche de l'intelligence réelle, de la compréhension.

Vikshepa-shakti : pouvoir de projection de *Māyā*.

Vishnu : une des personnes de la Trimurti.

Vritti : vague, tourbillon.

Vyakta : manifesté.

Vyāvahārika Satta : réel empirique.

— Y —

Yama : maîtrise ou contrôle.

Yang : énergie positive dans la terminologie chinoise.

Yashoda : mère adoptive de l'enfant Krishna.

Yi-king : « canon » chinois, livre des Mutations.

Yin : énergie négative dans la terminologie chinoise.

Yoga : technique, discipline, mode de réintégration.

Yoga karmasu kausalam : le yoga est l'habileté dans l'action.

Yoga-nidra : sommeil yogique.

Yoga tantrique : yoga du *tantra*.

Yoga samatvam uchyate : le yoga est la vision impartiale des choses.

Yoga tchitta vritti nirodha : le yoga est la cessation des tourbillons du mental.

Yoga-Vāshistha : livre très ancien sur le *Yoga*, écrit par Vāshistha (*Rishi*).

Yoga Vedānta : démarche parallèle du *Yoga* et du *Vedānta*.

Yogin : pratiquant du yoga.

Yuga : âge, période de la manifestation cyclique de l'Univers.

Yug : « réunir », racine du mot yoga.

— Z —

Zen : philosophie chinoise et japonaise issue du *dhyāna* (méditation) hindou.

www.eveil.fr

Éditeur

LES ÉDITIONS DE L'ÉVEIL
77123 Noisy-sur-École, France

Imprimeur

NOUVELLE IMPRIMERIE LABALLERY
58500 Clamecy, France
Numéro d'impression : 102170

Dépôt légal : septembre 2011

*Des livres qui posent les bonnes questions, il en existe.
Ceux qui apportent les réponses sont plus rares. Surtout
lorsque ces réponses sont de l'ordre de la certitude,
de l'évidence, et qu'elles sont rendues accessibles.*

*Philosophie et science, spiritualité et rationalité,
connaissance et amour, tout est passé au crible d'une
inlassable quête de la Vérité, en un dialogue tantôt
savoureux, tantôt profond, léger ou grave,
ardu ou lyrique.*

*Un dialogue entre maître et disciple,
entre Orient et Occident,
entre le Soi et le Moi,
entre vous... et vous.*



Éditions de l'Éveil

www.eveil.fr

978-2-912795-48-9 — 17 €

